LETTRE

SUR L'EXPOSITION DES OUVRAGES

DE PEINTURE, SCULPTURE, &c. de l'Année 1747.

Et en général sur l'utilité de ces sortes d'Expositions.

A MONSIEUR R. D. R.

Meritamente furono sempre stimati i Pittori; perche è pare, che essi d'ingegno e di anima avanzino gli altri huomini: poi che le Cose, che Dio fatte ha, ardiscono con l'arte loro d'imitare, e le ci appresentano in modo, che Paiono vere.

Dialogo Della Pittura di M. Ludovico Dolce.

M. DCC. XLVII.

MONSIEUR,

PUISQUE vous le souhaitez, je me fais un plaisir de vous écrire ce que je pense de la Critique des Tableaux qui attirerent l'an passé la curiosité du public au Sallon*; & je ne me proposerai d'autre but que de désabuser ceux qui ont envie d'apprendre, & qui lisant de bonne-foi, croyent de même ce qu'ils lisent, parce que cela est imprimé **. Je vous dirai aussi mon avis sur les Tableaux qui sont exposés cette année, soit dans la Gallerie d'Apollon, soit dans le Sal-

* *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la Peinture en France, avec un Examen des principaux Ouvrages exposés au Louvre le mois d'Août* 1747.

** *Ma bensì per disingannar coloro, che hanno volontà d'imparare, e che, leggendo con buona fede, credono similmente tutto quel, che essi legono, poscia che lo trovano impresso.*
Dialogo della Pittura di Ludovico Dolce. Prefazione.

lon du Louvre ; après quoi je vous parlerai des avantages que le Public & ſur tout les Peintres peuvent retirer de ces expoſitions. Je profiterai de cette occaſion pour vous communiquer quelques Réflexions particulieres ſur la Peinture, qui peut-être ne déplairont pas à ceux qui profeſſent ce bel Art ou qui veulent s'y connoître. Je ſoumets le tout à vos lumieres & vous laiſſe le maître de faire de cette Lettre tel uſage que bon vous ſemblera ; mais au cas que vous ſuppoſiez que le Public puiſſe en retirer quelque utilité, je vous prie de taire le nom de l'Auteur ; je vous dirai plus bas les raiſons que j'ai pour ſouhaitter de n'être pas connu, & je me flatte que vous les approuverez.

Je viens au petit Ouvrage qui contient l'Examen des Tableaux de l'année derniere, & qui a fait tant de bruit parmi les Peintres. Comme vous aimez la

Peinture & que vous vous y connoiſſez vous avez fort approuvé le deſſein de l'Auteur ; mais vous n'avez pas, à beaucoup près, été auſſi content de l'exécution. Vous lui reprochez de donner ſouvent ſes préventions particulieres pour des déciſions du Public. Vous le blâmez de ſe plaindre en général de la décadence de la Peinture en France, tandis que par les éloges détaillés qu'il donne aux différents Peintres de l'Académie, il doit perſuader au Lecteur qui s'en rapporteroit à lui, qu'elle y eſt plus floriſſante que jamais. En quel tems, dites-vous, avons-nous eu autant de Peintres dignes d'en porter le nom qu'il en admet dans ſon Catalogue ? Comment prendre confiance dans un Auteur qui tombe en de pareilles contradictions? Comment concilier ſes Déclamations & ſes Eloges ! La Peinture ainſi que la Poëſie a ſes Deſpréaux &

ſes Cottins. Un homme qui a des yeux peut il placer les uns & les autres au même rang ?

Permettez-moi, Monſieur, de vous accuſer vous-même d'un peu trop de ſévérité à ſon égard. Autant il ſeroit difficile de le juſtifier en tout, autant il eſt aiſé de l'excuſer en beaucoup de choſes; je ſuis perſuadé que ſon intention a été bonne, & que ne doit-on pas pardonner à quiconque n'écrit comme lui que par amour pour les beaux Arts & par zèle pour leur avancement ? Sçachons lui toujours gré de l'entrepriſe ; s'il n'eſt pas auſſi connoiſſeur qu'amateur, c'eſt du moins un citoyen zélé pour la gloire de ſa Patrie. Gardons-nous bien de rebuter ceux qui comme lui ſongent au bien Public : cette façon de penſer, quelque louable qu'elle ſoit, n'eſt pas commune en ce pays-ci.

Les réproches que vous lui faites du côté du ſtyle ne me paroiſſent aucune-

ment fondés. Il s'est servi, à la vérité, mais très rarement, de ces termes de l'Art, qui, quoique familiers à ceux qui s'en occupent, ne présentent pas au commun des Lecteurs l'idée précise qui y est attachée. Les gens d'Art ont une langue à part, dont on doit se servir le moins qu'il est possible, quand on n'écrit pas uniquement pour eux, sans quoi l'on court risque de n'être pas entendu de beaucoup de lecteurs, & l'on est presque sûr de leur déplaire. Je blâme autant que vous, dans un Livre fait pour tout le monde, l'affectation de ces mots particuliers aux Peintres & aux amateurs de leur Art; mais je ne la trouve pas aussi marquée que vous le dites dans l'Auteur de l'Examen. Quelques-uns de ceux qui écrivent sur les Arts donnent dans ce défaut, & surtout ceux qui cherchent moins à instruire, qu'à faire parade de quelques foibles connoissan-

ces qu'ils ont acquiſes, & qui ſe flattent par-là de perſuader au commun des Lecteurs qu'ils entendent, ce qu'en effet ils n'entendent pas. Les *Demi-Connoiſſeurs*, qui dans les Arts ſont pires que les ignorans, ont la mémoire meublée de tous ces termes, & ſans être en état de les appliquer juſte, s'en ſervent à tout propos. Mais ſi comme Sganarelle, ils trouvent des gens ſimples qui les admirent, parce qu'ils n'entendent pas ce qu'ils diſent, ils ſont l'objet de la riſée & du mépris des perſonnes ſenſées qu'ils étourdiſſent ; mais à qui ils n'en impoſent pas.

Monſieur Coypel qui a toujours mis de l'eſprit & de la verité dans tout ce qu'il a peint ou écrit, a fait dans ſon Dialogue ſur la connoiſſance de la Peinture * un portrait très-reſſemblant d'un de ces ridicules perſonnages. *Voyez*, lui fait-il dire, *comme ces four-*

* Imprimé à Paris chez Mariette 1732.

cils ſont frappés, le front heurté & peint à pleine couleur, puis retouché à gras, pouf, pouf, pouf, comme ces gens-là faiſoient rouler leur pinceau! Comme cela eſt fouetté! Ah, Monſieur, cela eſt divin! » Qu'avez-vous à répondre à un » tel galimathias? Vous demeurez muet; » vous voilà confondu ſans être per- » ſuadé.

Félibien dans ſes *Entretiens ſur les vies des Peintres* a très-bien fait de ſe ſervir de la Langue d'un Art dont il donne les Préceptes : il a écrit principalement pour les Artiſtes & en Maitre. Ce qui dans les autres eſt une affectation, étoit pour lui une néceſſité. Monſieur l'Abbé du Bos, qui depuis lui a traité à peu près la même matiere, a évité avec ſoin tous les mots qui pouvoient n'être pas entendus des gens du monde dont il vouloit être lû. Cependant il a diſcuté les différentes parties de la Pein-

ture avec autant de clarté que d'intelligence. Dans les instructions même qu'il donne aux Poëtes & aux Peintres, il est à la portée de tout Lecteur de bon sens : celui qui veut plaire aux gens de goût, doit à cet égard le prendre pour modelle. Un homme d'esprit sçait, quand il le faut, traiter d'un Art, sans en employer les termes. On se fait toujours entendre quand on entend.

Mais ce talent qui suppose deux choses, la science & l'esprit, est aussi rare que l'envie de faire parler de soi est commune. Si tant de gens se mêlent d'écrire, ce n'est pas qu'ils soient plus sçavans ou qu'ils ayent plus d'esprit que le commun des hommes, c'est uniquement parce qu'ils veullent faire un Livre. *

* Collombat a imprimé en 1699. & dédié à Messieurs de l'Académie Françoise un Livre qui a pour titre : *Entretiens sur les Contes de Fées & sur quelques Ouvrages du tems, pour servir de préservatif contre le mauvais goût.*

Cet

Quand aux erreurs où l'Auteur des nouvelles Réflexions ſur la Peinture a

Cet Ouvrage eſt rempli de bon ſens & de jugement. C'eſt un Recueil de Dialogues entre un Provincial & un Pariſien. Le Pariſien ſoutient & avec raiſon „ qu'il n'y a à Paris » que peu de gens capables de faire des Li» vres, & que le peu même qu'il y en a, tra» vaillent lentement, & ne donnent que rare» ment des Ouvrages au Public. Que ceux qui » font des Livres ſont des ignorans, & igno» rans ignorantiſſimes. Qu'il n'y a rien ordi» nairement en quoi les ignorans qui font des » Livres, ſoient plus ignorans que dans les » matieres ſur leſquelles ils compoſent. On » a vû à Paris, (*c'eſt toujours le Pariſien qui » parle*) un Auteur traduire en François tous » les Auteurs Latins, ſans ſçavoir ni le Latin, » ni le François. On en voit encore aujour» d'hui donner au Public l'Hiſtoire des gens » dont ils connoiſſent à peine le nom, & dont » jamais ils n'ont lû ni la Vie, ni les Mémoi» res. On en voit d'autres enſeigner l'art de » réuſſir à la Cour, ſans y avoir jamais mis le » pié, donner au grand monde des régles de » bienſéance, ſans avoir jamais fréquenté le » grand monde. On en voit faire des Livres » de dévotion ſans qu'ils ayent ſeulement lû » l'Evangile, & traiter les matieres de la » Religion, ſans d'autre étude que celle du » monde & des matieres prophanes, &c.

pû tomber, il n'eſt pas difficile d'en découvrir la ſource : c'eſt ſouvent de la meilleure foi du monde qu'on croit être l'interprête du Public, en lui prêtant ſes ſentimens particuliers, ou ceux de ſes amis. C'eſt un effet de l'amour propre. L'erreur la plus commune parmi les hommes, eſt de s'imaginer que tous ceux qui penſent bien, doivent penſer comme eux. Il en eſt dont la vanité eſt encore plus inſupportable, ce ſont ceux qui ſurtout veullent donner le ton aux autres, parce qu'ils croient avoir ſeuls le privilége de penſer juſte.

Ce Public, dont tout Ecrivain qui veut accréditer ſes opinions, reclame l'autorité, varie ſelon les différentes ſociétés, & chacun le trouve dans la ſienne. Le Public ſeul, dit-on, eſt en droit de décider ; mais c'eſt celui que l'on connoît que l'on conſtituë pour ce juge

infaillible. Ainsi il n'est pas étonnant que sur ses jugemens on trompe quelques fois le Lecteur, souvent au lieu de reprocher à un Auteur de vouloir l'induire en erreur, il faut le plaindre d'y être.

Je rends justice à l'Auteur des Réflexions sur la Peinture; je vois qu'il a crû observer *les égards les plus scrupuleux*, & qu'il a eu en effet *l'intention très-réelle de ne désobliger personne*, quand il a rapporté les jugemens de ceux qui lui ont paru des *connoisseurs judicieux*. Tout annonce sa candeur & son amour pour les Arts. Il seroit même à souhaiter que quelques-uns de nos Artistes profitassent des sages avis qu'il leur donne.

Il s'est cru obligé de parler de tous les Tableaux exposés au Louvre, & peut-être par un effet de la bonté de son cœur, il a cru encore devoir un tribut

de louange à chacun de ceux qui en ſont les Auteurs. Quelque intérêt que l'on prenne à la gloire des Arts, on ne veut pas ſe faire d'ennemi, dumoins, comme il le dit, *on ne veut déſobliger perſonne...* Mais ce n'eſt pas ainſi que le Public éclairé prononce. Juge ſouverain, il uſe de ſes droits; il n'accorde ſes ſuffrages qu'à ceux qui les méritent; dans ſa ſévérité comme dans ſon indulgence également juſte, il pardonne quelques défauts dans un Ouvrage où les beautés l'emportent; mais il ne conte pour rien une froide obſervation des Régles dans celui qui n'annonce aucun talent. En un mot, il ne loue rien où il ne trouve rien de louable.

Nous n'avions autrefois qu'un certain Journal qui fut dans une poſſeſſion non-interrompue de proſtituer au nom du Public les éloges aux Auteurs & aux Artiſtes de toutes les eſpéces. On

le pardonnoit à celui-là à cauſe de ſa frivolité ; mais on ſe plaint aujourd'hui de ce que les Journaux les plus ſérieux, & qui pouroient être les plus utiles, ont pris le même ton. Cet uſage de louer ainſi tout ce qui paroît bon ou mauvais, n'a aſſurément rien de répréhenſible du côté de la morale ; mais il eſt extrémement pernicieux & pour les Lettres & pour les Arts. L'Auteur des Réflexions paroît l'avoir ſenti, & pour corriger ce que tous ces éloges pouvoient avoir de fade, il les a aſſaiſonnés de traits critiques, quelquefois aſſés picquans, malgré ſa circonſpection, & pas toujours juſtes, quoi qu'il ait toujours eu envie de l'être.

Généralement parlant, c'eſt dans ſa maniere de répartir & la louange & la critique qu'il s'eſt le plus éloigné du ſentiment public. Le plus grand défaut de ſon Ouvrage, eſt que comme

il loue & critique chaque Peintre à ſon tour & pour ainſi dire dans une proportion preſque égale ; le Lecteur qui n'eſt pas connoiſſeur ne peut pas, d'après ſes jugemens deviner quels ſont les Peintres éminens en chaque genre ; comme il eſt impoſſible qu'ils le ſoient tous, il doit croire que nous n'en avons aucun, ce qui eſt abſolument faux. Il s'eſt par-là rendu reſponſable de l'effet que ſon Ouvrage peut faire dans les pays étrangers s'il y en paſſe quelques exemplaires. C'eſt ce que les Peintres du premier ordre, tels que Monſieur Boucher & Monſieur Nattoire ſont en droit de lui reprocher, il exagére ce qu'il peut y avoir de défectueux dans leur maniere, & ne fait pas aſſez ſentir ce qu'ils ont d'excellent. Ainſi par ſa façon de balancer ce qu'il approuve ou blâme dans les Tableaux de chaque Peintre, il paroît

établir entr'eux une eſpéce d'égalité qui eſt bien loin de la vérité & de l'opinion que le Public en a. La critique ainſi que la louange n'eſt pas faite pour tout le monde, il faut du moins à quelques égards mériter l'une pour être ſuſceptible de l'autre. „ Il me ſemble, „ dit Félibien, qu'on ne peut bien faire connoître la capacité d'un ouvrier, „ ni la beauté de ſon travail, ſi l'on ne „ remarque ce qu'il y a de bon & de „ mauvais ; & lorſqu'on en reprend „ quelque partie, c'eſt comme une „ preuve que l'on a de l'eſtime pour „ les autres *; mais il faut pour cela qu'il y ait du moins quelques parties eſtimables. Parmi ceux qui ont la manie de faire des Livres : combien y en a-t-il dont on ne doit pas parler, fut-ce pour les critiquer ? Il y a des gens qui

* Préface des Entretiens ſur les Vies des Peintres.

manient le pinceau ; mais qui ne ſont pas Peintres. Il y auroit & de la groſſiereté & de la barbarie, je ne dis pas à nommer, je dis même à déſigner aucun de ceux qui ont le malheur d'être dans le cas. Il faut laiſſer faire ces applications au Public. Ce Juge reſpectable a ſeul le droit de prononcer des Arrêts ſi ſéveres. Mais d'un autre côté, ceux qui font des éloges doivent bien ſe mettre dans la tête que c'eſt ne louer perſonne que de louer tout le monde.

Quelque attention que l'Auteur des Réflexions ait voulu mettre à rendre à chacun ce qui lui eſt dû, on n'a pas trouvé qu'il y ait réuſſi, ou plûtôt les perſonnes judicieuſes l'ont blâmé d'avoir trop donné aux uns & trop ôté aux autres. Quand on a des préventions contre les perſonnes, ou contre les genres, on ſe flatte en vain de tenir la balance égale, on n'a pas la main juſte.

Je

Je ne parlerai pas des Peintres qu'il a exceſſivement flattés, je ne le pourrois faire ſans les mortifier, & ce n'eſt pas mon deſſein; mais il eſt vrai que tout le monde a été ſurpris de lui voir rendre ſi peu de juſtice à quelques autres, & particulierement à ceux que je viens de nommer, qui ſe ſont acquis depuis long-tems une réputation qui devoit rendre l'Auteur des Réflexions plus retenu. S'il y a quelques parties qu'un Peintre n'ait pas, il faut conſiderer dans celles où il excelle. Quoique le Pouſſin n'ait pas colorié ſes Tableaux comme Rubens, quelqu'un oſeroit-il dire que ce n'eſt pas un grand Peintre. L'Auteur des Réflexions paroît encore ne pas connoître tous les talens néceſſaires pour réuſſir dans le Portrait qui lui paroît une ſi petite partie. Ce n'eſt pas ainſi que le Titien & Vandeick en ont penſé. Il n'eſt aucun genre en

Peinture où l'on puiſſe exceller ſans un génie éminent. L'Auteur de l'Examen a eu tort de ne pas faire ſentir tout le mérite de celui de nos Peintres de Portrait qui nous a conſolé de la perte de Rigaut, & dont le nom eſt déja ſi célébre par toute l'Europe. Doit-on confondre dans la foule un homme qui eſt le premier dans ſon genre ? On peut raſſurer cet amateur de la Peinture ſur la crainte où il eſt que ce qu'il appelle les *beautés volatiles* des crayons de cet illuſtre Artiſte ne périſſent. Ce génie heureux qui lui fait produire tous les jours de nouveaux chefs-d'œuvre, lui a fait imaginer un ſecret qui en garantit la duré , & dans tous les cas les copies à l'huile & la gravure les auroient toujours fait paſſer à la poſtérité.

En louant & en critiquant chaque Peintre à ſon gré , notre Auteur eſt encore tombé dans un inconvenient

que peut-être il n'a pas prévû, ou contre lequel ſes bonnes intentions l'ont raſſuré : c'eſt de n'avoir contenté ni le Public, ni les Particuliers. Des éloges qui ne ſont pas mérités, révoltent le Public & les Particuliers ſe plaignent des critiques les plus juſtes. C'eſt un fait démontré par l'expérience de tous les tems, & qui ne ſait juſqu'où les Auteurs & les Artiſtes les plus médiocres pouſſent l'amour propre ! La plûpart de ceux dont il a parlé ſe ſont plaint très-fortement de lui, & comme je viens de le dire, pluſieurs, avec juſte raiſon. Je ſuis même pleinement convaincu que celui d'entr'eux qui eſt le plus au-deſſous des éloges qu'il lui a donnés, lui ſait moins de gré d'avoir loué dans ſon Tableau des beautés qui n'y ſont pas, qu'il n'y lui veut de mal d'y avoir repris des défauts qui ont ſauté aux yeux de tout le monde.

Ceux-ci ont tort, je l'avoue, mais tels ſont les hommes. L'amour propre croit toujours que ce qu'on lui accorde lui eſt dû, & que ce qu'on lui refuſe eſt une injuſtice.

Quel parti donc prendre en de pareilles occaſions ? Celui d'être vrai lorſqu'on croit pouvoir être utile à ſes Concitoyens en diſant la vérité ; car en tout ce qu'on fait il faut toujours ſe propoſer un but honnête. Il y a de la méchanceté à dire par humeur des vérités triſtes & de la folie à les dire ſans néceſſité. Mais quand on a pour objet le bien public & non le mal particulier ; c'eſt alors qu'il eſt beau d'oſer. Celui qui n'eſt courageux qu'à demi, l'eſt en pure perte, & n'en déplait pas moins à ceux qu'il veut ménager. La critique eſt une médecine dont rien ne ſauroit corriger l'amertume, & ceux qui en ont le plus de beſoin ſont ceux qu'elle ré-

volte le plus. *Amicus Plato, magis amica veritas*, diſoit un ancien : quand on peut ſe rendre le même témoignage, on eſt ſuffiſamment juſtifié aux yeux des honnêtes gens.

Il eſt certain que quelque bonne intention que l'on ait, à moins que de trahir abſolument la vérité on mécontentera toujours ceux qui croient poſſéder des talens qu'ils n'ont pas. Le dernier des Peintres ſe plaindra également des louanges qu'on donne à ſes Confréres, & de celles qu'on lui refuſe. Quant à ceux qui ont du talent, pluſieurs ne ſe contentent pas de la juſtice qu'on leur rend ; ſans avoir le mérite du célébre Parrhaſius, ils en ont la façon de penſer : ils ne peuvent ſouffrir qu'on ne les préfére pas à tous les autres. Voilà les riſques inſéparables de ces ſortes d'Examens. Les mécontens ne manquent pas d'accuſer le Juge d'injuſtice ou d'ignorance.

Il y a même, il faut l'avouer, dans ces sortes d'ouvrages où l'on ose apprécier le mérite des autres, un air de vanité qui aigrit la bile de ceux que l'on censure. Mais il est un moyen bien aisé de ne pas donner prise de ce côté-là, c'est de garder l'anonime. On est est toujours blessé de recevoir des avis de ceux à qui on n'en demande pas: celui qui en donne en pareil cas semble s'arroger sur ceux qu'il prétend conseiller une sorte de supériorité toujours mortifiante. Si l'on se sent capable de les éclairer sur leurs défauts, on doit du moins, en les censurant, ménager leur amour propre le plus qu'il est possible. Ne se pas nommer, c'est leur témoigner en quelque façon la crainte qu'on a de leur déplaire & cette crainte est toujours obligeante, quand d'ailleurs la critique est accompagnée de ces égards & de cette politesse qu'un hon-

nête homme doit toujours mettre dans tout ce qu'il écrit.

D'ailleurs, cette modeſtie prévient favorablement le Lecteur ; c'eſt au prix de la petite louange à laquelle on veut bien renoncer qu'on acquiert la confiance de ceux pour qui l'on écrit : alors il eſt bien plus aiſé de leur perſuader qu'on a en effet que le bien public en vûe. C'eſt le parti que devroient prendre les Auteurs des différens Journaux, & quiconque entreprend de juger des Ouvrages des autres, de quelque eſpéce qu'ils ſoyent. Les louanges même ont plus de poids, lorſqu'on ne peut pas les ſoupçonner d'être intéreſſées. C'eſt ainſi que pendant quelques années Mr Addiſon a rempli avec tant de ſuccès ſes fonctions de Spectateur. A viſage découvert il n'eut oſé reprendre les vices & les ridicules de ſa nation avec la même liberté. On ne peut

trop reſpecter le Public, & le plus grand reſpect qu'on puiſſe lui marquer en publiant un Ouvrage eſt de ne ſe pas nommer.

Voilà, Monſieur, ma raiſon véritable pour ne vouloir pas être connu: Vous verrez cependant que ſi je veux garder l'anonime, ce n'eſt pas pour en abuſer. L'amour du vrai, l'amuſement du Public, l'avancement des Arts, la gloire de ceux qui les profeſſent avec diſtinction: Voilà tout ce que je me ſuis propoſé dans cette Lettre. Pour y contribuer autant qu'il eſt en moi, je veux me cacher avec plus de ſoin que ces vils Auteurs de Libelles & de Satyres n'en apportent à couvrir leur iniquité, eux dont le talent ſe borne à prouver la dépravation de leur cœur, & qui néanmoins par leur indiſcretion, forcent le miniſtere à punir l'abus qu'ils font du peu d'eſprit que la nature leur a donné.

Loin

Loin d'avoir le deſſein odieux de critiquer & de rabaiſſer le mérite d'aucun Membre de l'Académie de Peinture, je voudrois pouvoir rendre juſtice aux uns, ſans courir le riſque de déplaire aux autres. Tout homme qui a du talent eſt recommandable pour ceux qui ont le bonheur d'aimer les Arts. Il y a de l'injuſtice à le priver de la louange qui eſt dûe à ſon mérite ; mais lorſqu'un Peintre n'expoſera à nos yeux que des Tableaux ſans goût, ſans génie, ſans effet ; lorſque ſes compoſitions ſeront froides, inſipides, ou ridicules s'il s'eſt donné bien de la peine, on peut le plaindre, mais on ne peut pas l'eſtimer. Que ne choiſit-il un autre métier ? M. Deſpreaux l'a dit :

Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en proſe.

Ces reproches à la vérité, ſont tou-

jours odieux, & rarement utiles. Auſſi ne doit-on pas ſe les permettre : tous les égards ſont remplis lorſque n'ayant rien d'obligeant à dire, on prend le parti de ſe taire. Doit-on de peur de déplaire à tels ou tels Artiſtes s'avilir gratuitement, & mentir au Public qu'il n'eſt pas ſi aiſé de tromper que ces Meſſieurs ſe le perſuadent. On a beau lui dire qu'un Ouvrage qui lui déplaît eſt la plus belle choſe du monde, il n'en croit rien. Combien eſt-il d'Auteurs loués dans tous les Journaux qui n'ont aucune réputation ? Il arrive à des gens ſenſés de Province d'écrire à Paris pour ſçavoir ce que c'eſt que le célébre Monſieur un tel : ils ſont tout ſurpris de ne trouver perſonne qui en ait entendu parler. L'Ecrivain célébre ne l'eſt que chez le Libraire, qui ſouvent eſt aſſez faché de le connoître.

Mon eſtime eſt mon bien, dit un de

nos Auteurs Comiques. Cette penſée eſt auſſi juſte qu'elle eſt ingénieuſe. En effet, nous proportionons nos éloges qui ſont le produit de notre eſtime, au dégré de plaiſir qu'on nous procure. Nous faiſons volontiers cet échange, mais perſonne ne veut être duppe; pour donner, on veut recevoir. Rien n'eſt encore ſi raiſonnable que ce que dit Olimpia au Jaloux qui l'obſéde, dans le II. acte de l'Europe Galante:

C'étoit à moi de vous aimer,
Mais c'étoit à vous de me plaire.

Ces eſprits toujours malheureux dans leurs productions, & qui murmurent ſans ceſſe contre l'injuſtice du Public, peuvent s'en faire l'application: c'eſt la réponſe à leurs plaintes.

C'eſt ſur ces principes que je me conduirai pour vous rendre compte de ce qu'il y a de beau parmi les dif-

férens Ouvrages de Peinture & de Sculpture qui ſont aujourd'hui expoſés au Louvre. Cet eſprit d'équité fait que je ne puis m'empêcher de rappeller ici les obligations qu'à ce ſujet nous avons à M. Orry, ci-devant Directeur des Bâtimens. C'eſt lui qui eſt l'Auteur d'un établiſſement ſi utile, & l'on ne peut trop louer ceux, qui de quelque maniere que ce ſoit, ont bien mérité du Public.

Quels éloges donc ne doit-on pas à M. de Tournehem qui lui a ſuccédé en cette place. Par ce qu'il vient de faire pour les Arts, de combien n'a-t-il pas enchéri ſur ſon prédéceſſeur? La Peinture, il faut l'avouer, quelles qu'en fuſſent les cauſes, commençoit à languir en France. Quoi de plus capable de la ranimer que la noble émulation qu'il vient d'exciter parmi les Peintres! C'eſt de tout tems qu'elle a été le plus

puiſſant éguillon du génie ; c'eſt aux efforts qu'elle a fait faire à Raphael & à Michel Ange que nous devons les chefs-d'œuvres qui les ont immortaliſés.*

Les onze Peintres qui ont été choiſis pour cette eſpéce de concours ont joui de toute la liberté & de tous les avantages qui pouvoient donner l'eſſor à leur imagination ; ils n'ont point été aſſervis à des ſujets de commande : le génie eſt capricieux & ſe refuſe ſouvent à ce qui lui eſt preſcrit. Ainſi on a laiſſé chacun d'eux libre de traiter à ſa maniere & ſuivant ſon talent le ſujet qui ſeroit le plus de ſon gout. Tranquilles du côté du ſalaire, puiſque le Roi prend les onze Tableaux ; & n'ayant point à craindre des diffé-

* Tandis que Michel-Ange peignoit la Chapelle du Vatican, bâtie par le Pape Sixte IV. Raphael le ſeul qui le pouvoit ſurpaſſer, peignoit la gallerie du même Palais, appellée communément les Loges.

rences dans la maniere d'être récompensés, toujours humiliantes pour les gens à talent, (le Roi paie mille écus chacun de ces Tableaux.*) Ils n'ont tous travaillé que pour la gloire, & chacun d'eux a fait de nouveaux efforts pour ajouter à sa réputation, & surpasser, ou du moins égaler celle de ses Rivaux. Heureusement pour les Arts & pour ceux qui les cultivent, les Peintres qui dans cette nouvelle carriere que l'on vient de leur ouvrir, disputent le prix de la gloire, sont actuellement examinés, & seront jugés par un Juge impartial & incorruptible, c'est le Public. Ce que je vais vous en dire n'est que le sentiment d'un Particulier que je soumets

* L'Empereur Tibere qui aimoit la Peinture ne paya pas davantage le plus beau Tableau de Parrhasius qui représentoit le grand-Prêtre de Cibelle. Il le paya soixante sesterces, qui font à peu de choses près mille écus de notre monnoye.

au même tribunal. Je n'ai garde de donner mes idées qui peuvent être fautives, pour ſes déciſions qui ſont infaillibles. * Je vais rapporter la cauſe de chacun, & non pas la juger. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Public toujours équitable a déja prononcé ſur la reconnoiſſance que l'Académie de Peinture, ou plutôt toute la France doit à M. de Tournehem ; & en effet, les Peintres beniſſent le Ciel d'avoir trouvé dans leur Protecteur un Pere. On ne peut pas imiter plus dignement qu'il le fait, la conduite de tous ceux qui ont connu le mérite des Arts, & qui ont ſçu les protéger. L'événement même a paſſé les eſpérances, & a juſtifié pleinement la ſageſſe du plan qu'il s'eſt propoſé, pour remettre la Peinture en honneur.

* *Neque enim rogationibus, plebiſve ſcitis, ſancta ſunt iſta præcepta ; ſed hoc quidquid eſt, utilitas excogitavit.* Quint.

Les Académiciens qui ont été choiſis pour cette eſpéce de concours ont répondu aux vûes & aux ſoins de leur Protecteur. L'émulation a donné de nouvelles forces à leur génie, ils ſe ſont preſque tous ſurpaſſés.

La gallerie d'Apollon où les onze Tableaux ſont expoſés rappelle cette célébre concurrence, où l'on vit Fra-Baſtian del Piombo diſputer à Raphaël le prix de la Peinture *. Celui-ci avoit peint ſon tableau admirable de la Transfiguration ; l'autre ſous la conduite & en partie ſur les deſſeins de Michel Ange, peignit la réſurrection du Lazare. Ces Tableaux furent ex-

* *Fra Baſtian del Piombo* avoit été Moine, on l'appelloit ainſi à cauſe d'un emploi fort lucratif qu'il avoit, dont les fonctions ſont de plomber les Bulles. Le Cardinal de Medicis ſon Protecteur (depuis Clement VII.) envoya ſon Tableau à Narbonne d'où il étoit alors Archevêque. Ce Tableau célébre eſt aujourd'hui au Palais Royal.

poſés publiquement. Ceux qui ont écrit les vies des Peintres rapportent qu'ils furent également louez, & que les plus habiles connoiſſeurs ne ſçurent auquel des deux donner la préférence. C'eſt ainſi que le Public ſe trouve aujourd'hui partagé entre ceux de ces Tableaux, qui par des beautés différentes paroiſſent mériter également ſon ſuffrage. Quelques-uns en effet ſont excellens, & les autres prouvent du moins que ceux qui en ſont les Auteurs ont employé tout ce qu'ils ont de talent à mériter l'eſtime du Public.

Je ſuivrai, Monſieur, pour vous en parler, l'ordre ſelon lequel ils ſont placés. Le premier repréſente Aléxandre, qui après avoir bû le breuvage qui lui a été préparé par Philippe ſon Médecin, *lui donne à lire la Lettre que Parmenion avoit écrite à Aléxandre par laquelle il l'avertiſſoit que Philippe*

avoit été corrompu par Darius pour l'empoiſonner. Ce ſujet a déja été traité par un des plus grands Peintres de l'Ecole Françoiſe ; mais il l'eſt ici d'une maniere toute différente de celle de le Sueur. C'eſt ainſi qu'après le grand Corneille, M. de Voltaire a mis Oedipe ſur le Théâtre ſans que l'une des Tragédies reſſemble à l'autre. Il paroît que le Sueur dans ſon Tableau que tout le monde peut voir au Palais Royal, a peint ce fait tel qu'il l'a trouvé décrit dans Plutarque. » Voici comme » il y eſt raconté. Sur ces entrefaites, » Parménion lui écrivit une Lettre » du Camp, par laquelle il l'aver- » tiſſoit qu'il ſe donnât bien de garde » de ce Philippus, pour ce qu'il avoit » été pratiqué & gagné par Darius, » ſous promeſſes de grands biens, qu'il » lui devoit donner ſa fille en mariage, » pour loyer de faire mourir ſon maî- » tre. Aléxandre ayant lû cette miſſive

» la mit deſſous ſon chevet, ſans la
» montrer à perſonne de ſes plus fami-
» liers : & quand l'heure de prendre la
» médecine fut venue, Philippus entra
» dedans la chambre avec les autres
» privés amis du Roi, portant en ſa
» main le gobelet où étoit la médecine.
» Aléxandre alors lui donna la Lettre,
» & prit au même inſtant le gobelet
» de la médecine franchement ſans
» montrer qu'il eut doute ou ſoup-
» çon de rien ; ſi fut choſe émerveil-
» lable & qu'il faiſoit bon voir, que
» l'un d'un côté liſant la Lettre, &
» l'autre bûvant le breuvage en même-
» tems, & de conſidérer comme ils
» jetterent tous deux enſemble les yeux
» l'un ſur l'autre, mais non pas avec
» une même chere; ains Aléxandre avec
» un viſage riant & ouvert, témoignant
» la confiance qu'il avoit en ſon Mé-
» decin Philippus, & l'amitié qu'il lui
» portoit : & l'autre avec contenance

» d'homme qui se passionnoit & se tour-
» mentoit pour cette fausse calomnie
» qu'on lui avoit mis sus. * En effet, dans le Tableau de le Sueur, Alexandre paroît prêt à boire la médecine, & regarde avec attention le Médecin qui lit la Lettre. Les expressions qui sont & dans la tête d'Alexandre & dans celle de Philippe sont admirables. L'air tranquille & vénérable de ce vieillard répondent de son innocence : il lit la Lettre sans aucun trouble, & le Prince le regarde avec confiance. Quelques Connoisseurs cependant trouvent l'action d'Alexandre, qui tient le vase près de sa bouche, équivoque ; l'attention avec laquelle il regarde son Médecin semble, disent-ils, annoncer quelque défiance ; mais leur critique ne me paroît pas juste : l'expression qui est dans le regard d'Alexandre la détruit, & un Prince qui auroit quelque soupçon at-

* Plutarque. Vie d'Alexandre le Grand.

tendroit du moins qu'il eut pû remarquer l'effet de la lecture de la Lettre, pour se disposer à prendre la médecine. Quoi qu'il en soit, dans le Tableau du Peintre Moderne où le Fait est représenté, tel qu'il est écrit dans Quinte-Curse, la confiance d'Alexandre est encore mieux décidée. Le vase qui est sur son lit témoigne qu'il a pris la médecine, & Philippe, qui de son côté vient de lire la Lettre, marque tout-à-la fois par son attitude, la reconnoissance qu'il a de la confiance de son Prince, le sentiment de sa bonne conscience, & l'étonnement où il est qu'il y ait des hommes assez méchans pour avoir inventé une pareille calomnie. Il y a plus d'esprit dans cette maniere d'avoir traité le sujet que dans celle du Tableau de le Sueur, qui d'ailleurs est admiré avec justice de tous les Connoisseurs. Dans celui-ci quelques gens

ont mal interpreté l'attitude de Philippe, ils prétendent que sa tête baissée laisse douter s'il est innocent ou coupable. Cette critique ne me paroît pas mieux fondée que celle du Tableau de le Sueur. Le Médecin paroît ici tel qu'il est décrit par Plutarque dans une action, qui loin de devoir faire soupçonner son innocence, ne fait que marquer mieux l'étonnement où il est du crime qu'on lui impute. La tête de ce vieillard, soit pour le caractere, soit pour l'expression, est parfaitement belle. La figure du soldat qui est sur le devant du Tableau est fiere. Celle qui est appuiée sur le lit est dans une attitude convenable, & expressive. Mais il faut l'avouer, la Figure principale n'a pas tout-à-fait assez de noblesse. Beaucoup de gens ont trouvé qu'Alexandre a plûtôt l'air d'un moribond que d'un Prince abbattu par la maladie; ce qui rend le

Tableau moins agréable, & ne s'accorde pas avec l'Hiſtoire, qui dit que trois jours après avoir pris cette Médecine, il parut à la tête de ſon Armée. Le Sueur, qui en tout a ſuivi Plutarque, repréſente Aléxandre dans une Chambre. Le Peintre moderne s'eſt éloigné de l'un & de l'autre, & ſans doute à deſſein. Il a préféré une Tente qui loin d'être contre la vraiſemblance, puiſqu'Aléxandre alloit combattre Darius, a quelque choſe de plus conforme au caractere de ſon Héros. La compoſition du Sujet eſt ſage. L'Auteur peut le diſputer à tout autre, en ce que les Peintres appellent la *Machine* du Tableau. Comme une Machine eſt un juſte aſſemblage de pluſieurs Piéces pour produire un même effet, ils ont appliqué ce terme à la diſpoſition d'un Tableau, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage judicieux de pluſieurs parties, qui toutes

doivent concourir de même, à l'effet que le Peintre s'eſt propoſé. Les figures ſont bien deſſinées; le Pinceau eſt vigoureux, & il y a beaucoup d'harmonie dans la couleur; ſeulement il ſeroit peut-être à ſouhaiter que le verd y domina un peu moins. Si la drapperie qui eſt au haut du lit eut été de toute autre couleur, elle eut produit un meilleur effet. Il ſuffiſoit pour ne point trancher trop durement, qu'elle fut d'une couleur amie du verd. Mais à tous égards on peut aſſurer que ce Tableau eſt digne de ſon Auteur, ſi célébre déja par tant de beaux Ouvrages qu'il a faits pour différentes Egliſes.

Comme il y a des gens qui ſe préviennent pour ou contre par les noms; on a jugé à propos que ceux des Académiciens à qui ces Tableaux ont été commandés, n'y paruſſent pas. Mais les grands Peintres ont chacun une ma-

niere

niere qu'il eſt bien aiſé de reconnoître; ſi rien ne parle ici pour chaque Tableau que ſon mérite, le mérite, dit le nom de l'Auteur. Auſſi indépendamment de la premiere lettre du nom de l'Auteur qui ſe diſtingue ſur la Table qui eſt près du lit, perſonne de ceux qui ont vû des Tableaux de Monſieur Reſtout n'a demandé de qui étoit celui-ci.

Le ſujet du ſecond eſt *Silene Nourricier & Compagnon de Bacchus.* Ceux qui par un ſentiment, qui ne peut être que flatteur pour l'Auteur, auroient ſouhaité de lui un Sujet de plus grande compoſition, ne peuvent diſconvenir qu'il ne faille un Art infini pour grouper auſſi heureuſement qu'il l'a fait cinq Figures grandes comme nature dans un ſi petit eſpace *. Silene y paroît yvre & ſoutenu par deux Faunes. Une Bac-

* Ce Tableau, ainſi que tous les autres, a ſix pieds de largeur ſur cinq de hauteur.

cante lui verse du vin dans une coupe, qu'il regarde avec cette joie qui caractérise l'yresse. Beaucoup de gens auroient desiré que les chairs de Silene fussent moins blanches, soit pour observer la vraisemblance qui semble l'exiger, soit pour faire valoir d'avantage & celles de l'Enfant qui soutient une de ses jambes, & celles de la Baccante qui lui verse du vin. Cette Figure est celle qui attire les yeux, elle est tout-à-fait picquante & belle. Elle a dans le regard l'expression la plus convenable & en même-tems la plus agréable. Le plaisir qu'elle paroît prendre à verser cette liqueur, semble dire qu'elle en connoît le charme, & qu'il n'y a pas long-tems qu'elle vient de le goûter. On trouve dans son air de tête ce que Pline dit qu'avoient les Figures d'Apelles, ce je ne sais quoi, qui ravit, qui transporte, & qui dans la Peinture est la premiere beauté.

C'eſt ainſi que dans leurs imitations les grands Peintres ſont créateurs, & qu'ils trouvent l'art d'enrichir la nature en la copiant. Ce Tableau eſt d'un effet prodigieux. Il eſt de la plus grande maniere. Les chairs ſont pleines de vie & de ſang, le coloris a toute la force & toute la vérité de celui de Rubens, & le deſſein eſt dans le goût des meilleurs Maîtres d'Italie : En un mot, c'eſt le Tableau d'un grand homme. Ceux qui ſavent le peu de tems que le Peintre a été à le faire ne peuvent qu'admirer davantage une facilité que ſert ſi bien ſon génie. Le coloris de M. Van-Loo qui le fait reconnoître ſi aiſément, prouve bien qu'il n'y a point de partie dans la Peinture où les Peintres François ne puiſſent aſpirer. Il eſt heureux pour nous que ce célébre Artiſte ait mieux aimé concourir ici par ſes Ouvrages à la gloire de ſon Pays,

que de profiter des avantages considérables qui lui ont été offerts par un grand Roi qui vouloit l'attirer à sa Cour, & dont le Regne ne sera pas moins glorieux par le goût qu'il a pour les Beaux Arts, * que par l'éclat de ses Victoires & la sagesse de son Gouvernement.

* Toute l'Europe sait que le Roi de Prusse pour faire fleurir les Arts & les Sciences dans la Capitale de ses Etats, cherche à y attirer de toute part des gens de Lettre & des gens à talent. Monsieur Rousset, dont le défaut n'est pas de trop louer les Princes, lui donne à ce sujet les plus grands éloges. Dans sa Feuille Périodique, intitulée *L'Avocat, Pour & Contre* N° XVI. pour confirmer ce qu'il avance, il rapporte les Lettres suivantes que le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de voir.

LETTRE

De Monsieur de MAUPERTUIS, *Président de la Société Royale de Berlin, à Monsieur l'Abbé* LE BLANC.

DE BERLIN, *15 Février.*

» VOUS m'avez entierement oublié, » mon cher Abbé ; pour moi je pense

» toujours à mes amis : un Grand & très-
» Grand Roi, voudroit avoir auprès de lui un
» honnete homme 1°. 2°. Un homme d'eſ-
» prit & de talent. 3°. Un homme de bonne
» compagnie. M'ayant fait l'honneur de s'a-
» dreſſer à moi, pour lui trouver ces trois
» hommes je lui ai dit que vous les étiés :
» voyez maintenant ſi vous les voulez être à
» Berlin ? Je ne vous dis rien de ce ſéjour
» parce que j'aurois l'air d'un enjoleur ; je
» ne vous dis rien du Prince, parce que j'au-
» rois l'air d'un exagerateur, quand je ne
» vous dirois que la plus exacte vérité ; je ne
» vous dis rien du plaiſir que j'aurois de vous
» y voir, parce que je crois que vous le ſça-
» vez.

» Faites-y vos réflexions ; dites moi quelle
» penſion vous demanderiez & quelles con-
» ditions pour votre voyage. N'obmettez pas
» que le Roi a une grande multitude de Bé-
» néfices Catholiques & que vous ſeriez le
» ſeul Eccléſiaſtique Romain qui fut à ſa
» Cour.

» Réponſe prompte, poſitive, & que je
» puiſſe faire voir au Roi.

Votre &c. MAUPERTUIS.

RÉPONSE.

PARIS, 10 *Mars.*

» J'Ai reçu ; Monſieur, avec toute la re-
» connoiſſance poſſible la Lettre que vous

» m'avez fait la grace de m'écrire, Lettre
» aussi flatteuse pour l'amour propre, que
» capable de tenter un homme sans fortune,
» & je vous ai l'obligation de l'événement le
» plus glorieux de ma vie. Un grand Prince
» me fait l'honneur de m'appeller à sa Cour.
» Mais c'est sur les idées trop avantageuses
» que vous lui avez données de moi, & j'aurois
» peine à les soutenir. Moi qui ai été exprès
» en Angleterre pour chercher des hommes,
» avec quel plaisir n'irois-je pas voir & admi-
» rer un Roi Philosophe, le Protecteur des
» Lettres & des Arts & que l'on peut nommer
» à juste titre le Salomon du Nord ? Mais
» vous connoissez depuis long-tems ma fa-
» çon de penser, je tiens à ma Patrie, & je
» n'ai de regrets que de ne lui pas être plus
» utile que je le suis. Je sens toute la perte
» que nous avons faite en vous, & je vous
» regarde comme une conquête que ce Sage
» Monarque a faite sur la France & qui aug-
» mente l'éclat de ses conquêtes Militaires.
» Pour moi, Monsieur, en opposant tant
» que je le puis, le courage à l'infortune, je
» suffis à un état qui ne suffiroit pas à d'au-
» tres, & sans être heureux je suis content. Je
» suis François, comme je l'ai fait voir par
» les trois volumes de Lettres que je viens de
» donner au Public*, & ce qui me le rend
» encore plus, c'est l'avantage de vivre sous
» un Prince, l'amour de ses Peuples, qui

* *Lettres d'un François.*

» égale la douceur de sa Domination à l'é-
» tendue de sa Puissance, & dont le Régne
» fait tout à la fois la gloire & le bonheur de
» la Nation Françoise.

Votre, &c. l'Abbé LE BLANC.

Je renvoye à la feuille que j'ai citée pour le jugement que Monsieur Rousset porte de la sagesse du Prince, du zèle de son Agent & du désintéressement Philosophique de l'Auteur dont Monsieur Carle Van-Loo vient de suivre l'exemple.

Ces Lettres se trouvent aussi à la suite de la Traduction Angloise des *Lettres d'un François*, imprimées à Londres chez Brindley, Libraire du Prince de Galles 1746. ainsi que dans la nouvelle édition du Texte François qu'on a donnée en Angleterre quelque tems après.

Le troisiéme est de Monsieur Dumont le Romain, dont le nom couvert d'un léger glacis, se lit dans un des coins du Tableau. Il représente l'action célébre de Mutius Scévola, *qui ayant tué le Secretaire de Porsenna, qu'il croyoit être Porsenna lui même, outré*

de cette mépriſe l'avoue avec fierté à ce Roi des Toſcans, & ſans attendre ſa réponſe, ſe juge & ſe punit en ſe brûlant le poing. Il y a beaucoup de mérite dans ce Tableau dont le ſujet eſt heureuſement choiſi. Scévola tient la main ſur le braſier avec un courage & une fierté vraiment héroïques. Il ſemble adreſſer à Porſenna le diſcours que Tite-Live * lui fait tenir. *Les Romains ſçavent endurer les plus grands ſupplices, comme ils ſçavent faire les actions les plus hardies, & je ne ſuis pas le ſeul qui aye formé le deſſein de te donner la mort. Voilà la guerre que te déclare la jeuneſſe Romaine..... Apprens combien ceux-là mépriſent leurs corps, qui ont devant les yeux une gloire immortelle, &c.*

Monſieur Du Mont a ſuivi à la lettre le précepte d'Horace :

Singula quæque locum teneant ſortita decenter.

* Decade premiere Liv. II.

On ne peut que louer la ſageſſe avec laquelle il a ſçû diſpoſer les Figures qui entrent dans la compoſition de ſon Tableau, en ſorte qu'elles ne ſe nuiſent point les unes aux autres ; il n'y a rien de confus, elles ſont toutes en action, & expriment ce qu'elles doivent exprimer. Les principales ſont dans l'endroit le plus apparent : on voit que les autres ne ſont là que pour les accompagner, & que toutes ont rapport au principal ſujet, & contribuent à le faire valoir. A l'égard du Précepte de Du-Freſnoy qui veut que la Figure ſur laquelle on veut attacher les yeux :

Proſiliat mædia in Tabula, ſub lumine primo ;
Pulchrior ante alias, *reliquis nec operta figuris.*

Je laiſſe aux connoiſſeurs à décider s'il n'eſt pas permis quelquefois de s'en diſpenſer, & ſi M. Du-Mont a bien ou mal fait de prendre cette licence ; il eſt

certain que Scévola ne reçoit pas la principale lumiere ; mais d'un autre côté la Figure eſt bien poſtée pour faire valoir l'action. Le ciel brillant & coloré vigoureuſement, la détache du fonds. Quelque extraordinaire que doive être l'attitude, dans une action ſi violente, on trouve que l'eſtomac s'éleve trop, & qu'il y a quelque choſe dans le mouvement qui n'eſt pas dans la nature. Le bras gauche ſort entierement du Tableau. C'eſt un Raccourci hardi, & qui n'a pû être imaginé que par un homme habile dans ſon Art. Ceux qui ne ne l'ont pas trouvé heureux ne l'ont peut-être pas conſidéré de la diſtance convenable où il faut être pour en juger. On a beaucoup plus loué le Raccourci du Secretaire de Porſenna qui paroît mort ſur les marches du Tribunal. Cette Figure eſt parfaitement belle. Le ſang répandu ſous la tête eſt véritablement

du ſang; le chien qui en approche, ajoute à l'expreſſion de la choſe & produit dans le groupe une variété agréable. Le ſentiment d'admiration & l'eſpéce d'horreur qu'un courage ſi féroce doit naturellement inſpirer, ſe remarquent ſur le viſage du Roi & ſur ceux des autres Figures. Tite-Live dit que ce qui occaſionna la mépriſe de Scévola, c'eſt que le Secretaire de Porſenna qui étoit aſſis à côté de lui étoit à peu près habillé comme ſon Maître. On blâme M. Du-Mont de ne s'être pas conformé au récit Hiſtorique. Le Diadême qu'il a mis ſur la tête de Porſenna eſt manifeſtement contraire à la vérité du fait qu'il repréſente. Scévola ne s'y ſeroit pas mépris, s'il eut eû cette marque de l'autorité Royale. Le Trône ne s'accorde pas non plus avec le récit de Tite-Live, & d'ailleurs n'eſt pas d'un beau choix. Le rechaud placé ſi

près de la perſonne du Roy eſt encore contre la vraiſemblance. Mais ces fautes à ſuppoſer que c'en ſoient, ſont légeres & ne nuiſent en rien à l'honneur que ce Tableau doit lui faire. On peut dire que ſon pinceau n'avoit encore rien produit d'auſſi fort, & d'auſſi vigoureux.

Le Quatriéme, eſt d'un goût bien oppoſé à celui-ci. Par un heureux hazard, de ce ſujet qui eſt d'un genre terrible, on paſſe à ce qu'il eſt poſſible d'imaginer de plus gracieux. *Jupiter changé en Taureau, porte ſur ſon dos Europe qu'il enleve par ſurpriſe ; les vents retiennent leur haleine : mille petits Amours voltigent autour d'elle. Les uns portent en leurs mains la Torche nuptiale, les autres chantent l'Hymenée, ſuivis de la Troupe des Dieux Marins & des Néreïdes à demi-nues, &c.* *

* Lucien Liv. 1. Dialogue de Notus & de Zéphire.

Tout le monde a reconnu dans ce Tableau le Peintre de la volupté & des graces.

» On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature,
» *Boucher*, ait à Venus dérobé ſa ceinture.

Il eſt vrai que ſa Figure d'Europe en eſt parée; elle a ſur ſon viſage une naïveté qui annonce ſon innocence; & une fineſſe qui en releve le prix; elle reſſemble beaucoup à la beauté dont Arioſte, ce grand Peintre en Poëſie, a fait un ſi beau Portrait.

Di perſona era tanto ben formata
Quanto mè finger ſan pittori induſtri;
Con bionda chioma lunga & annodata:
Oro non è che piu riſplenda èluſtri,
Spargea ſi per la guancia delicata
Miſto color di roſe e di luguſtri, &c. *

* La beauté d'Europe me rappelle des Vers qui ont été faits pour un Portrait de Mademoiſelle F** par Monſieur de la Tour.

La haute estime que j'ai pour Monsieur Boucher & pour son talent, ne me permet pas de lui laisser ignorer que beaucoup de gens ont trouvé que cette couleur de rose domine un peu trop dans les *autres Figures, & en général dans le ton de tout son Tableau.* Mais où ne trouve-t-on pas quelque chose à redire? Cela n'empêche pas que ceux qui sont tout à la fois & connoisseurs & équitables ne lui rendent la justice qui lui est due & ne reconnoissent tout le prix d'une si belle composition. Ils sçavent qu'il n'y a peut-être point encore eu de Peintre qui ait possédé toutes les parties de la Peinture, & qu'il est rare d'en

Telle est la fraîcheur & l'éclat,
D'une rose qui vient d'éclore,
Ou telle se parant du plus vif incarnat,
S'offre aux yeux la riante Aurore.
Tantôt le feu de ce regard,
Fait passer dans mon cœur tout l'amour qui l'anime;
Tantôt dans le trait qui l'exprime,
J'admire également & la Nature & l'Art.

trouver qui ait toutes celles où Monſieur Boucher excelle. On reconnoît les grands hommes aux efforts qu'ils font pour atteindre à la perfection de leur Art ; mais il eſt donné à bien peu d'y arriver ? Il y a dans le Tableau de Monſieur Boucher beaucoup de ſcience & de Poëſie, & un eſprit qui lui eſt particulier. Il y a de la force & de l'expreſſion dans la tête du Taureau. Les Amours qui ſont en l'air différemment groupés, & tenant un voile, ont toute la beauté de ceux de l'Albane ; ils forment au-deſſus de la Figure d'Europe, par le voile qu'ils tiennent, une eſpéce de courone. Cette partie du Tableau eſt d'une Compoſition extrêmement ingénieuſe. Le Ciel orageux & la partie de Mer qui ſe voit à l'un des coins font un très-bel effet. Les Trîtons & les Néréïdes ſont touchés avec force. La Nymphe qui préſente

des fleurs à Europe, quoi qu'en lui rendant hommage, semble faite pour lui disputer le prix de la beauté. On trouve dans son caractere de tête, je ne sçais quelles graces que cet habile Artiste met toujours dans tout ce qu'il fait.

E un non so che ne gli occhi, che in un punto
Po far Chiara la notte, oscuro il die *.

Selon la pratique de tous les grands Maîtres qui ont donné aux différentes Figures de leurs Tableaux, des nuances de la passion qu'ils vouloient inspirer, dans celui de M. Boucher tout respire la volupté. L'harmonie parfaite qui résulte de toutes les expressions & de la maniere dont ses Figures sont disposées & contrastées, suppose beaucoup d'intelligence dans son Art. Il n'y en a aucune qui ne serve à faire valoir

* Pétrarque.

la Figure principale; & toutes enſemble, elles forment un beau tout, dont les yeux ſont pleinement ſatisfaits. Les drapperies, ſont comme il convient, tendres & légeres; mais les plis ſont peut-être trop petits & trop multipliés. Dans toutes les Figures on admire la beauté & l'élégance de ſon deſſein. Le Tableau eſt extrêmement travaillé, & malgré cela ne ſent pas le travail. La touche en eſt finie, mais libre & toujours variée ſelon les ſujets.

Si l'on eſt fâché de ce qu'un Peintre ſi habile n'a pas cherché dans l'Hiſtoire quelque fait digne de ſon pinceau, on doit du moins lui ſçavoir gré de paroître neuf dans un ſujet ſi rebattu; ce qui ne peut être que l'effet de la beauté & de l'étendue de ſon génie. Hé, qui a plus que lui tout ce qui eſt néceſſaire, ſoit pour inventer & diſpoſer les plus grands ſujets que l'Hiſtoi-

re fourniſſe, ſoit pour les peindre & les rendre accomplis dans toutes leurs parties.

Le ſujet du cinquiéme eſt tiré d'une Ode d'Anacréon ; c'eſt une Fête de Bacchus ; les Graces qui ont inſpiré le Poëte paroiſſent avoir conduit le pinceau du Peintre, & ſa maniere y eſt trop bien décidée pour que le Public ne l'ait pas d'abord reconnu. C'eſt un Tableau d'une Compoſition auſſi heureuſe que ſçavante, & où M. Nattoire a parfaitement imité l'un des plus grands modelles qu'il pouvoit ſe propoſer en ce genre, je veux dire le Pouſſin.

La Figure d'Erigone eſt parfaitement belle & bien deſſinée *, ainſi que celle qui tient le vaſe, qui eſt d'un caractere agréable. Il y a une vérité raviſſante dans l'Enfant qui dort ; dans

* *Multaque cum forma gratia miſta fuit.* Ovid.

celui qui mord à une grape de raisin, une naïveté & un esprit qu'on ne se lasse pas d'admirer. L'imagination & la touche du Maître s'y font également sentir. Dans le coloris de ce groupe qui a de la force, M. Nattoire annonce tout ce qu'on est en droit d'attendre de lui. Ici je vois Bacchus sur son char traîné par les tigres, arriver avec la suite aimable qui par-tout accompagne ce Dieu. Là je crois entendre ces Bergers, tranquillement assis, chanter le bonheur de la vie champêtre. Ce Tableau a je ne sçais quoi de pastoral qui touche l'ame, & qui ravit les sens. L'illusion en est parfaite. L'Art disparoit: on croit voir la Nature même. Il y a dans cette Composition des images si agréables qu'elles échauffent l'imagination. L'Auteur s'est surpassé lui-même.

Là sous un ciel serain, la Terre bienfaisante,
Ne fait point acheter les trésors qu'elle enfante;

Là, les hommes égaux, affranchis des besoins,
Vivent unis entre eux sans travail & sans soins.
L'air que l'on y respire invite à la tendresse,
Il entretient les sens dans cette douce yvresse
Qui calme les soucis, dissipe la langueur,
Et fixe au seul plaisir les sentimens du cœur.

Un autre mérite de ce Tableau, c'est l'harmonie merveilleuse qui régne dans la couleur. A cet égard il a satisfait tous ceux qui en connoissent le prix. La dégradation des tons y est si juste, & la Perspective Aërienne y est si bien observée qu'on s'imagine avoir devant les yeux un Tableau du Poussin même qui est si parfait dans cette partie. A voir celui de M. Nattoire, il semble qu'il ait déja reçu du tems ce vernis précieux qui fond les couleurs, & qui communement donne seul ce bel accord aux Ouvrages des plus grands Maîtres. Cependant, je ne sçais si la Terrasse de la coline d'où l'on voit

Bacchus deſcendre, n'eſt pas un peu trop griſe & trop nue. Mais la remarque fut-elle juſte, quelques taches au Soleil ne lui ôtent rien de ſon éclat.

Rien ne fait mieux ſentir que ce Tableau, combien les préventions de l'Auteur des Réflexions l'ont rendu injuſte à l'égard de cet habile Artiſte. Ceux qui les ont lûes auroient tort de penſer que cette critique même quelle qu'elle ſoit, eſt la cauſe des nouveaux efforts qu'il a faits. Non, il n'a été animé que par le deſir de la gloire. Son Tableau, comme tous les autres, étoit achevé long-tems avant que la Brochûre ait paru, puiſqu'il n'y a pas plus d'un mois qu'elle eſt répandue dans le Public. J'ajoute encore qu'il n'a pas mieux rencontré dans les éloges. Tous ceux à qui il en a donné ne les ont pas autant juſtifié qu'il l'eut été à ſouhaiter pour eux.

L'Auteur du ſixiéme Tableau en a tiré le ſujet du dernier Chant de la Jéruſalem délivrée. * *Armide voyant l'armée des Sarraſins défaite entiérement, & craignant de tomber en la puiſſance de Renaud, elle réſolut de s'ôter la vie; dans cette penſée elle s'éloigna à toute bride du Champ de bataille. Le hazard la conduiſit dans un lieu ſolitaire, où après s'être abandonnée aux plus funeſtes penſées, elle tira une fleche de ſon carquois; & lorſqu'elle étoit prête de ſe frapper, Renaud ſurvint & l'arrêta: l'amour chaſſa la haine du cœur d'Armide, & elle conſentit de renoncer au deſſein qu'elle avoit de périr.* Le choix de ce ſujet ainſi que la maniere dont le Tableau eſt compoſé, annoncent l'eſprit du Peintre.

* Prault fils, vient d'en donner une fort jolie édition *in*-12. en deux petits Volumes, ainſi que de l'Orlando furioſo & de l'Aminta.

Il y en a beaucoup à avoir repréſenté la Haine qui fuit armée d'un poignard tandis que du haut de l'air un petit Amour paroît, s'il eſt permis de ſe ſervir de cette comparaiſon, fondre ſur ce monſtre comme un épervier ſur ſa proie.

Il eut été à ſouhaiter qu'il y eut eu autant d'expreſſion & de vérité dans les deux figures principales. Armide eſt repréſentée dans le moment que le Taſſe a peint ſi heureuſement.

Quando giunſe, & mirolla il Cavaliero
Tanto vicina a l'eſtrema ſua ſorte.
Già Compoſtaſi in atto atroſe, e fero,
Già tinta in volto di pallor di morte,
Da tergo ei ſe l'auventa, e'l braccio prende;
Ché già la fera punta al petto ſtende.
Si Volſe Armida, e'l rimirò improviſo,
Che no'l ſentì quando da prima ei venne,
Alzò le ſtrida, e da l'amato viſo
Torce le luci dàſdegnoſa e ſvenne.
Ella Cadea quaſi fior mezo inciſo,
Piegando il lento Collo, ei la ſoſtenne;

Gli fè d'un braccio al bel fianco Colonna;
E'n tanto al ſen le rallentò la gonna.

On voit que le Peintre a été fidéle à cette belle Deſcription, mais malheureuſement il n'a pas rendu toute la vie qui y eſt ; les expreſſions qui ſont ſur le viſage d'Armide, & ſur celui de Renaud ne ſont ni aſſez pathétiques, ni aſſez vraies. La figure d'Armide n'a point l'élégance qu'elle devroit avoir & celle de Renaud n'a pas la nobleſſe de celui du Taſſe. L'une & l'autre ne ſont pas telles que le Poëte les a peintes ; il leur manque cette dignité qui doit ſe faire remarquer dans les principales figures d'un Tableau, & que le Peintre lui-même eſt accoutumé de donner à toutes ſes grandes compoſitions. Renaud dans l'action du monde la plus attendriſſante n'a rien de touchant,

E'l bel volto, e'l ben ſeno a la meſchina
Bagnò d'alcuna lagrima pietoſa.
Qual' a pioggia d'argento, e matuttina
Si rabbeliſce ſcolorita roſa,
Tal 'ella rivenendo alzò la China
Faccia del non ſuo pianto hor lagrimoſa.

Voilà ce qu'on voudroit voir & qu'on ne trouve pas dans le Tableau.

D'ailleurs ce qui eſt heureux dans le récit d'un Poëte, ne l'eſt pas toujours autant deſſiné ſur la toile. Armide eſt prête à ſe percer d'une fléche, ainſi que le Taſſe le raconte; mais cette Fléche ne donne pas l'idée aſſez nette & aſſez forte de l'action que le Peintre veut repréſenter; je penſe qu'il l'eut mieux rendue, ſi par une licence que les Maîtres de l'art ont droit de ſe permettre, il eut armée cette Guerriere d'un poignard.

On ne ſçait pas encore pourquoi le Peintre a quitté ſon coloris ordinaire

pour un autre peut-être maniéré, & qui n'a pas le mérite de celui de ſes autres Ouvrages.

Ceux qui de ces Critiques, que le Public a faites de ce tableau, voudroient en conclure quelque choſe contre l'Auteur pour l'avenir, & ne le regarderoient pas comme un des plus grands Peintres qu'il y ait à l'Académie, ſe rendroient ſuſpects d'injuſtice ou d'ignorance. Quand même des hommes tels que lui manquent un ſujet, cela ne prouve rien contre eux. Corneille pour n'avoir pas réuſſi dans quelques-unes de ſes Piéces, n'en eſt pas moins un grand homme. Si M. Pierre, qui dès ſes premiers eſſais s'eſt acquis tant de célébrité, ne remporte pas le prix cette année, il ſera toujours un concurrent redoutable pour tous ceux qui entreront dans une ſemblable lice.

Ceux qui aiment un peu la Pein-

ture, en examinant ces Tableaux, étant arrivé à celui-ci, n'ont pas manqué de ſe placer dans l'enfoncement de la croiſée, vis-à vis de laquelle il y a un Poëlle De-là, il eſt aiſé de comparer enſemble les ſix premiers. On voit avec plaiſir les différentes manieres de tant de maîtres de la même Ecole. L'un a pour lui la belle Ordonnance, l'autre la force du Coloris, celui-ci à un pinceau fier, cet autre eſt plein de graces & tous ont du mérite. Voilà ce que l'on entendra dire aux gens qui s'y connoiſſent. Comme les beautés qu'ils trouvent dans un Tableau ne les aveuglent pas, quelques défauts qu'ils peuvent remarquer dans un autre, ne les rendent pas injuſtes. Pour ceux qui veulent juger ſans y rien entendre, ſont comme le dit Moliere:

Loueurs impertinens, ou Cenſeurs téméraires.

Dans le ſeptiéme de ces Tableaux,

Diogene qui voit un jeune Garçon boire dans ſa main, briſe ſa taſſe, comme lui devenant un meuble inutile. La compoſition de ce Tableau eſt agréable; le lieu de la Scene eſt une place d'Athènes, & en cela le Peintre a fait ſagement, de s'éloigner de ceux qui avoient traité le même ſujet avant lui. Il lui a donné par-là le mérite de la nouveauté. On l'a encore loué d'avoir introduit dans ſon Tableau pluſieurs habitans de cette ville qui par l'attention avec laquelle ils regardent Diogène, font valoir davantage l'action de ce Philoſophe. Le tonneau où il l'a placé *qui n'eſt qu'un ample vaſe de terre*, marque un Peintre attentif à ſon Art, qui au lieu de ſuivre la maniere vulgaire a eu le bon ſens de conſulter le *Coſtume*. Les figures en ſont bien deſſinées, l'Architecture y eſt bien traitée. On auroit ſeulement deſiré dans le

total du Tableau un peu plus de force. Peut être qu'un des moyens d'y en donner davantage auroit été de placer Diogène près, mais hors de son Tonneau, & de disposer les lumieres de façon que la figure principale eut été la plus éclairée. Ceux qui n'y ont pas trouvé assez de chaleur, doivent avouer que le sujet qui y est représenté n'en est guères susceptible. Quoi qu'il en soit, non-seulement ce Tableau fait honneur à M. Jeaurat, qui en est l'Auteur, mais il s'y est tellement surpassé que le Public ne peut lui sçavoir trop de gré des efforts qu'une noble émulation lui a fait faire pour se perfectionner dans son Art. Pour arriver où il est parvenu, il faut qu'il ait fait beaucoup plus de chemin qu'un autre. Il est parti de plus loin, & il a atteint ceux qui se sont le plus distingués dans la carriere.

Le sujet du huitiéme Tableau est ce

Pyrrhus, fils d'Eacide roi des Molosques, dont M. de Crébillon a fait une si belle Tragédie. Le Peintre le représente ici au moment où les amis de son Pere, pour le dérober à la fureur des meurtriers, l'amenerent à la Cour de Glaucias roi d'Esclavonie. On voit cet Enfant aux genoux du Roi, les embrasser d'un air suppliant, comme s'il étoit en âge de raison.

Le Roi touché des graces de l'Enfant, paroît écouter la voix de l'humanité qui lui parle en sa faveur. Le choix de ce sujet est heureux, & la maniere de le traiter n'est pas sans mérite, quoi qu'il ne fasse pas tout l'effet qu'une action si interressante devroit produire naturellement. Aussi faut-il avouer qu'il y manque la force & les expressions dont elle étoit susceptible. La multiplicité des Figures dans ce Tableau y nuit peut-être beaucoup

plus qu'elle ne ſert, d'autant plus qu'elles n'ont pas aſſés de vie. Au rapport de l'Albane, Annibal Carache ne croïoit pas qu'un Tableau pût être bien dans lequel on faiſoit entrer plus de douze Figures. Premierement, parce que ſelon lui, il n'y falloit pas plus de trois grands groupes; ſecondement, parce que le ſilence & la majeſté y étoient néceſſaires pour le rendre beau: & l'une ni l'autre de ces conditions ne peuvent être remplies dans une multitude de Figures. Je ne ſçais ſi le Tableau n'eſt pas une nouvelle preuve du ſentiment d'Annibal Carache. Il ne laiſſe pas d'y avoir des parties dans leſquelles l'Auteur s'eſt diſtingué. Quoiqu'il ne ſoit pas donné à tous les Peintres d'arriver au même degré de perfection, il faut toujours leur rendre juſtice ſur ce qu'il y a de bon dans leurs Ouvrages. C'eſt être ignorant ou flatteur que de tout

louer, mais c'eſt être trop ſevere ou plutôt injuſte que de n'eſtimer que ce qui eſt parfait & achevé. Ce Tableau eſt de M. Collin de Vermont.

Le neuviéme qui eſt de M. le Clerc des Gobelins, repréſente Moyſe ſauvé des eaux. Les figures ſont aſſez bien deſſinées & ne manquent pas de nobleſſe; mais elles ont preſque toutes la même phyſionomie, & ne ſe détachent pas aſſez du fonds du Tableau qui a un peu trop l'air d'un bas relief. D'ailleurs le coloris n'en eſt pas heureux: Le ciel eſt trop bleu, trop uniforme, & il régne dans tout ce Tableau une eſpéce de vapeur, ou plûtôt un véritable brouillard, qui n'y fait pas un bon effet. J'ajouterai encore que quoique tous les ſujets puiſſent paroître nouveaux par la maniere dont on les rend; comme cet art n'eſt pas donné à tous, il eſt plus prudent d'éviter ceux qui ont été

traités

traités auſſi ſouvent que celui-ci par les plus grands Maîtres. On donne lieu à des comparaiſons qui tournent rarement à l'avantage du Peintre moderne.

Les deux Tableaux qui manquent, & dont les ſujets ſont annoncés dans l'*Explication des Peintures, Sculptures &c. de Meſſieurs de l'Académie Royale*, n'ont pû être achevés pour l'ouverture du Sallon, & l'on ne doit pas en être ſurpris. De vieux Athlètes ne peuvent pas dans la lice courir auſſi vîte que les jeunes. Mr. Galloche & Mr. Caze ſont tous deux d'un âge fort avancé. Les infirmités qui en ſont la ſuite ont retardé leur travail. L'un & l'autre ont fait longtems honneur à l'Académie. C'eſt à Mr. Galloche qu'elle a dû Mr. le Moine.

Par la deſcription que je viens de vous faire, Monſieur, & plus encore par

l'inſpection de ces Tableaux ; on voit ce que l'émulation peut dans les Arts, & combien les Peintres, lorſqu'ils n'ont à ſonger qu'à la gloire, ſont différens de ce qu'ils ont coutume d'être, lorſqu'ils ſont preſſés dans leur travail par le ſentiment du beſoin. Si tous n'ont pas réuſſi, tous ont fait de nouveaux efforts pour atteindre à la perfection de leur Art, & ce Concours qui fait tant d'honneur à leurs différens tallens, fera une époque dans l'Hiſtoire de l'Ecole Françoiſe, & honorera à jamais la mémoire de Mr de Tournéhem, qui par ſon zele & ſes ſoins vigilans, ſe rend aujourd'hui le Reſtaurateur des Beaux Arts.

Les prétendus Connoiſſeurs qui n'approuvent que ce qui eſt Antique, & qui préférent un Tableau noir, où perſonne ne peut rien connoître, aux meilleures productions des Peintres d'aujourd'hui, ne ſont pas des gens qu'il en faille

croire. Ce ſont des Charlatans dont toute la ſcience conſiſte en des mots, & qui ne prennent le parti de condamner tout ce qui ſe fait, que parce qu'ils ne ſont pas en état de rien ſentir. Les Tableaux de ce Concours expoſent aux yeux des modèles de beauté dans toutes les différentes parties de la Peinture; & diſons-le, à la gloire de la France, tout ce qu'il y a de Peintres habiles répandus dans le reſte de l'Europe, ne produiroient pas enſemble la quantité de beaux Tableaux que l'on voit dans cette Gallerie.

Les véritables Connoiſſeurs m'ont paru preſque tous incertains à qui donner le prix, & la plûpart des autres très-fâchés de l'incertitude de ceux qu'ils regardent comme faits pour prononcer. Il ſeroit pour ceux-ci un moyen de ſçavoir à quoi s'en tenir, ce ſeroit de s'adreſſer aux Peintres eux-

mêmes, car après tout dans leur Art ils ſont ceux qui ſe connoiſſent le mieux. Voici la méthode dont on pourroit ſe ſervir pour tirer leur ſecret : on n'a qu'à demander à chaque Peintre, quel eſt après ſon Tableau, celui dont il fait le plus de cas ; probablement par cette voie on connoîtra quel eſt le meilleur, C'eſt la ruſe dont ſe ſervirent les Jéſuites de Rome lorſqu'ils voulurent bâtir la magnifique Egliſe qu'ils y ont aujourd'hui. Ils demandérent des deſſeins aux plus habiles Architectes du tems ; quand il fut queſtion de décider auquel donner la préférence, ces R. R. P. P. ſentant bien qu'ils ſe connoiſſoient moins en Architecture que ceux qui ſont profeſſion de cet Art, employerent ce ſecret, pour ſçavoir des Architectes eux-mêmes lequel d'entr'eux avoit mieux rempli leur objet.

Je viens aux Tableaux expoſés au

Sallon. Je commence par les plus frappants, parce qu'il seroit contre mon projet de suivre l'ordre du Catalogue. Le Portrait en pié de La-Reine par M. Carle Van-Loo, dont la tête est prise d'après celle qui a été peinte au Pastel par Mr de la Tour, est une des plus belles choses qui ait été faite en ce genre. La composition en est grande & noble. Il y a beaucoup de convenance à avoir placé le buste du Roi sur la table & beaucoup d'habileté à l'avoir rendu si ressemblant. On trouve dans tout ce portrait :

Un choix pur & sçavant, de simples agrémens
Un grand goût de drapper, de beaux ajustemens
Negligez avec art, conduits avec prudence ;
Une docte sagesse, une juste abondance. *

Le Manteau Royal & tout l'habillement de la Reine est traité avec un Art

* Epître en vers d'un Pere à son Fils, sur la Peinture, par Mr Coypel.

admirable. Les plis de l'étoffe y ſont par-tout prononcés avec une vérité qui fait illuſion. Rien n'eſt ſi difficile pour la plûpart des Peintres, que de donner de la grace aux habillemens de mode. Pour le grand Peintre, il n'eſt rien d'impoſſible : ſans s'éloigner jamais de tout ce qui caracteriſe le Sujet qu'il entreprend de peindre, il ſçait cacher par la diſpoſition & l'arrangement des habits, ce qu'il peut y avoir de moins heureux & donne ſouvent de l'agrément à ce que les Modes ont de plus extraordinaires. Voilà ce que Monſieur Carle-Van-Loo a ſi heureuſement exécuté dans ce Portrait. Le Vaſe de fleurs qui eſt ſur la Table, eſt comme s'il avoit été peint par Van-Huſe. Le petit Chien eſt plein de vie. En un mot, tout annonce dans ce magnifique Portrait un homme qui eſt Maître dans toutes les parties de ſon Art.

Les deux Tableaux de dix pieds de haut ſur huit de large, qui ſont en face de l'eſcalier, ſont de Monſieur Pierre : ils ne peuvent manquer d'ajouter à la grande réputation qu'il s'eſt acquiſe dans ſon Art. Le Tableau qui eſt près de la fenêtre repréſente Saint François qui médite dans la ſolitude. Il y a une belle & noble expreſſion dans la tête du Saint, & beaucoup de vérité dans tout le payſage. Ce Tableau eſt d'une grande maniere, & a ſatisfait tous les connoiſſeurs. Il a été fait pour l'Egliſe de ſaint Sulpice ainſi que ſon Pendant, repréſentant ſaint Nicolas Evêque de Mire qui apaiſe une tempête. Comme celui-ci eſt un Tableau de mouvement, il a auſſi beaucoup plus de force que le premier. Le Saint paroît porté ſur les nuages dans l'attitude la plus majeſtueuſe. Il y a beaucoup de mérite à avoir traité ce ſujet

d'une maniere auſſi neuve & auſſi grande. Une partie du bâtiment prêt à périr occupe tout le Tableau. Une vague a ſuffi au Peintre pour repréſenter la Mer & le péril des Matelots prêts à être ſubmergés. Les attitudes de ceux qui invoquent le Saint ſont heureuſes. Je ne ſçais pourtant s'il n'y a pas quelque choſe à redire à celle du Matelot qui tient la rame. Son regard eſt fixé ſur le Saint avec trop de fierté & point aſſés de reſpect: ceux qui l'examineroient avec des yeux un peu malins, y pourroient trouver encore une toute autre expreſſion. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Matelot voyant le Saint, ne doit laiſſer paroître ſur ſon viſage qu'une confiance entiere en ſa protection. C'eſt à l'Auteur à juger ſi cette critique eſt juſte. Au ſurplus, ce défaut, ſi c'en eſt un, eſt peu de choſe & n'eſt point difficile à corriger. Il n'empêche pas que

ce Tableau ne ſoit en effet digne de la plus grande eſtime.

La Baccanale du même Auteur, annoncée dans le Catalogue au N°. 55. eſt d'une compoſition très-agréable. Le petit Tableau marqué 56. repréſentant un Sculpteur dans ſon attelier, eſt picquant pour l'effet, & ne montre pas moins d'habileté que les plus grands Morceaux de ce Peintre, à qui le Public doit ſavoir gré d'avoir ſacrifié à l'amour qu'il a pour la Peinture, ce qu'il étoit en droit d'attendre de la fortune *.

On reconnoît le goût & les graces

* Mr. Pierre eſt fils d'un Pere riche, & ne s'eſt adonné à la Peinture que par goût. Il a le bonheur d'avoir toutes les qualités néceſſaires pour faire un grand Peintre, & que Du Freſnoy a exprimées par ces trois Vers.

Judicium, docile ingenium, cor nobile, ſenſus
Sublimes, firmum corpus, florenſque juventa,
Commoda Res, labor, artis amor, &c.

de Monſieur Boucher dans les deux petites Paſtorales de forme ovale qui ſont marquées N° 33. On trouve dans ces deux Tableaux toute la naïveté convenable aux Sujets de cette eſpéce. Son Tableau éſquiſſé d'une Théſe dédiée à Monſeigneur le DAUPHIN, n'eſt pas moins précieux dans ſon genre. L'allégorie eſt imaginée avec eſprit. Le Sujet eſt compoſé avec goût & deſſiné de main de Maître.

Le Portrait de Monſeigneur le DAUPHIN, repréſenté en cuiraſſe, & de Monſieur le Duc de Chaunes en Hercule, attirent & ſatisfont les regards des curieux. Le premier eſt peut-être le plus beau que Monſieur Nattier ait peint. Il a ſçu dans l'un & l'autre ajouter aux graces ordinaires de ſon pinceau, la force que demandoient les Sujets qu'il a traités.

Le Portrait, juſqu'aux genouils de

Monsieur Dangé Fermier Général ; peint par Monsieur Tocqué, est très ressemblant, les draperies en sont bien traitées, la broderie de la veste est artistement rendue, & cet Ouvrage ne peut qu'ajouter à la célébrité de cet Artiste.

Un autre Peintre du même genre ; c'est Monsieur Aved, a deux Tableaux à peu près de la même grandeur, exposés au Sallon sous les numeros 62 & 63. qui lui font honneur par la maniere dont ils sont traités.

A côté & au bas du Portrait de Monseigneur le DAUPHIN, on voit onze Portraits en Pastel, peints par Monsieur de la Tour. Je crois devoir n'en omettre aucun ; attendu que tous les Ouvrages de cet illustre Artiste sont intéressans pour le Public. Les voici dans l'ordre où ils sont placés ; du côté de l'escalier Madame la Comtesse de

Lovendal, Monsieur le Maréchal de Saxe *, de l'autre Monsieur le Duc d'Yorck, Madame de Montmartel; plus bas, au milieu, Monsieur le Comte de Clermont **, à sa droite Monsieur le Moine Sculpteur, Monsieur Binet, Monsieur l'Abbé Le Blanc, à sa gauche Monsieur Gabriel premier Architecte du Roi, Monsieur Cupis, Monsieur Mondonville. Le Public, quoi qu'accoutumé aux merveilles que Monsieur de la Tour produit tous les jours,

* On a mis ces Vers-ci au bas de ce Portrait.

Héros sans vanité, Courtisan sans bassesse,
Jamais d'aucun revers il n'éprouva les coups;
Condé de sa valeur auroit été jaloux;
Turenne eut vanté sa sagesse.

** Voici d'autres Vers qui ont été écrits au-dessous du Portrait de ce Prince.

LOUIS, par ces Héros dignement secondé,
Du Germain, de l'Anglois rend l'alliance vaine:
MAURICE est un autre TURENNE,
CLERMONT est un second CONDE'.

admire la ressemblance, la force, la vérité & la vie qui sont dans tous ces Portraits. On y voit régner la variété qui est en effet dans la nature. Le Peintre ne se contente pas de rendre le visage, il sçait encore *exprimer l'esprit* & le caractere distinct de la personne qu'il peint. La plûpart de ceux qui font des Portraits ne connoissent que deux tons pour la chair, l'un pour les personnes brunes, l'autre pour les blondes. Monsieur de la Tour qui observe mieux la nature, ou qui sçait mieux la rendre, varie comme elle, & donne à chacun la véritable nuance qui lui est particuliere. Il n'y a personne qui n'ait fait cette réflexion en voyant les différens Portraits qui sont ici exposés.

Le Public a trouvé celui de Monsieur l'Abbé Le Blanc un des plus forts qui ayent jamais été faits dans aucun genre, & celui de Monsieur Mon-

donville un des plus picquans. Celui-ci eſt un chef-d'œuvre dont il ſeroit difficile de donner l'idée à ceux qui ne l'ont pas vû. Ce célébre Muſicien eſt repréſenté dans l'attitude la plus pittoreſque & qui cependant lui eſt naturelle, il paroît écouter ſi ſon violon eſt d'accord. Ses yeux ſont pleins de feu. On y voit l'impatience d'exécuter ce que ſon génie lui inſpire. Quand on le conſidére attentivement on croit preſque l'entendre.

La Tour reçut du ciel le talent précieux,
» De peindre la parole & de parler aux yeux;

Quoi qu'en ait dit l'Auteur des Réflexions, qui a peut-être prononcé un peu trop légérement, quand un Artiſte ſe rend recommandable & ſurpaſſe tous les autres dans quelque partie; c'eſt un homme de génie, & des Portraits tels que ceux dont nous parlons

demandent une grande intelligence des différentes parties de la Peinture. Pour y réuſſir comme Titien & Vandeick, il faut que la Nature & l'Art y concourent également, je veux dire qu'il faut de grands talens & une grande étude. Il y a bien des obſervations à faire pour acquérir la perfection où les grands Maîtres ſont arrivés.

Dans les Portraits de Monſieur de la Tour, tout eſt deſſiné avec ſcience & peint avec ſoin. Dans ceux où il faut de la grace, ſes Paſtels ſont fondus, dans ceux qui demandent de la force, ſa touche eſt telle qu'elle eſt inimitable *. Qui mieux que lui ſçait don-

* Ce qui a fait croire à beaucoup de gens que l'Auteur des Réflexions n'étoit pas un véritable connoiſſeur en Peinture, c'eſt qu'il a blâmé dans les Paſtels de M. de la Tour ce que tous les habiles gens y admirent le plus. Il en ignore apparemment le prix, & ne ſent pas l'effet de cette touche. Le Peintre a

ner de la rondeur à une tête, exprimer la transparence du cristallin dans les yeux, & y répandre ce brillant & cette vie qui doit les animer?

Si les Peintres les plus communs réussissent à faire ressembler, c'est qu'ils font la *charge* des traits les plus frappants du visage, chose si aisée à faire, qu'avec quelques traits de crayon on peut en venir à bout, ce qui ne laisse pas de plaire fort aux ignorans. Le difficile est de rendre la nature avec vérité, & la perfection consiste à l'embellir sans détruire la ressemblance.

Quant aux discours que la jalousie fait tenir à plusieurs Artistes qui prétendent que le Pastel est beaucoup plus facile que l'huile, il s'en faut beau-

eu grande raison de ne pas s'arrêter à cette censure.

Verius affectus animi vigor exprimit ardens,
Solliciti nimium quam sedula cura laboris.

coup

coup que la chose soit vraie du Pastel tel que M. de la Tour le traite. C'est ce que j'ai entendu dire à beaucoup d'habiles gens qui l'ont vu travailler. Les essais de quelques-uns de ceux qui ont voulu l'imiter leur ont assez mal réussi pour avoir dû les faire changer d'opinion. En tout genre il est aisé de faire communément, le difficile est d'exceller *. J'ose encore dire hardiment que les Portraits au Pastel de M. de la Tour ont un avantage considérable sur ceux qui sont peints à l'huile. C'est

Il faut donc être un habile homme, pour bien faire en quelque genre que ce soit: il faut donc être un habile homme pour bien faire le Pastel. M. de la Tour le fait bien, par conséquent M. de la Tour est un habile homme. Malgré toute l'habileté de ceux qui sont sortis de leur talens pour entreprendre de faire du Pastel, nul ne l'a si bien fait, à beaucoup près; donc M. de la Tour est plus habile homme que ces habiles gens qui ont fait cette tentative. &c. M. l'Abbé des Fontaines. Observations sur les Ecrits Modernes.

qu'ils ne changeront pas. L'huile noircit avec le tems, & ternit l'éclat des plus belles couleurs. Combien de Tableaux de plus grands Maîtres ſont tellement altérés qu'on n'y reconnoît plus rien ? Le Paſtel couvert d'une glace ; brave les injures de l'air ; il eſt invariable. D'ailleurs, il eſt plus vrai pour le Portrait. L'huile a des luiſans qui ne ſont pas dans la nature. Le *Mate* du Paſtel la rend bien plus fidellement. M. de la Tour, comme je l'ai dit, a remedié au ſeul inconvénient qui y étoit attaché. Il ne duroit pas, parce que ceux qui juſqu'ici s'en étoient ſervis ne ſçavoient pas le fixer. Beaucoup de belles choſes de la *Roſa Alba* ont déja péri. Le vernis de M. de la Tour, dont j'ai parlé, en fixe la durée ſans en altérer la fleur. Ce coloris ſi fort & ſi vrai qu'il donne à tous ſes Portraits, ſera

toujours le même. Ses Ouvrages dureront autant que les choſes humaines peuvent durer.

Les Portraits de M. Tourniere & de Carle Van-Loo, faits par M. Le Sueur pour ſa réception à l'Académie, ont plus que le mérite de la reſſemblance; ils ont celui du pinceau, qui eſt agréable, quoique fort. Les étoffes ſont bien touchées; le velours eſt traité de maniere à tromper l'œil. Dans le Portrait de M. Tourniere, la Figure quoi bien deſſinée, a quelque choſe de contraint dans ſon attitude; elle n'a pas aſſez de mouvement. Le Portrait de M. Van-Loo eſt d'une compoſition plus ſçavante & beaucoup mieux exécutée. Ce Peintre célébre y paroît dans une attitude digne de lui, même à-peu-près que celle que M. de la Tour a donnée à M. Reſtout, & qui eſt très pittoreſque. La tête & les mains ſont éclairées

avec intelligence, le porte-feuille l'eſt avec la même juſteſſe; mais ſi toutes les parties du corps les plus avancées, étoient auſſi touchées de lumieres plus fortes, la Figure qui ne ſe détache pas aſſez du fond, ſortiroit entierement du Tableau. Quelques coups de pinceau là & là diſtribués avec jugement ſuffiroient pour produire cet effet. Le nouvel Académicien paroît avoir imité dans ce Portrait la maniere de Grimou, qui lui-même avoit imité celle de Rimbran. Mais il eſt encore un plus grand Maître que l'un & que l'autre, & d'après lequel je conſeille à tout Peintre de travailler; c'eſt la Nature. La Couleur du total du Tableau de M. Le Sueur eſt un peu dorée; la Nature lui en auroit donné une plus vraie. C'eſt en la conſidérant attentivement que Rimbran y a apperçu ces effets forts & lumineux qu'il a rendus d'une

maniere ſi hardie. C'eſt le ſoin qu'il a pris de l'étudier qu'il faut ſurtout imiter. Lorſque l'on épouſe la maniere d'un Maître, il eſt à craindre qu'on ne s'y affectionne tellement qu'on ne voie plus la nature, que telle qu'il l'a peinte. C'eſt en quelque façon un verd au travers duquel on voit les Objets, & qui leur communique ſa couleur ſans qu'on s'en apperçoive. Quelqu'utile qu'il ſoit de s'en ſervir, il eſt bon de le quitter quelquefois pour redreſſer ſon jugement. On verroit la Nature toute autre qu'elle ne s'offre à l'imagination, ſi on ſe faiſoit une loi de la conſulter dans tout ce qu'on fait. Lorſque l'on s'accoutume à Peindre de pratique, il y a tout à craindre que la maniere ne dégénére en vice. C'eſt un écueil où tant de Peintres ont échoué & échouent encore tous les jours, que ceux qui veulent ſe perfectionner dans

leur Art ; ne peuvent l'éviter, qu'à force de s'obſerver eux-mêmes, & de ſe tenir ſur leurs gardes. Ce que je puis & ce que je dois ajouter, c'eſt que M. Le Sueur s'eſt élevé par cet Ouvrage à la premiere Claſſe des Peintres de ſon genre, & qu'ayant un pinceau ſi heureux, il ne tient qu'à lui de n'avoir à l'avenir que peu de Rivaux à craindre. Je ſouhaite qu'il devienne dans le Portrait, ce que l'immortel Le Sueur, dont il porte le nom, a été dans l'Hiſtoire.

Il y a pluſieurs morceaux de Monſieur Oudry où l'on trouve l'eſprit & la vérité qu'il eſt accoutumé de mettre en tout ce qu'il fait. Les deux petits Tableaux marqués N° 47 & N° 48. dont l'un repréſente une Butte de ſable rouge avec des Animaux, & l'autre la Maiſon d'un Jardinier, ſont auſſi bien peints & ont autant de couleur que les

morceaux de ce genre des plus habiles Peintres Flamands; ils ne diffèrent qu'en ce qu'ils sont touchés avec plus d'esprit & de force. L'attitude de la petite figure qui est dans le second a des graces & une noblesse où ceux de l'Ecole Flamande ne sont arrivés que rarement.

Un autre Peintre François dans un genre tout différent a trouvé aussi l'art de traiter des sujets familiers sans être bas. C'est de M. Chardin que je veux parler. Il s'est fait une maniere qui n'appartient qu'à lui, & qui est pleine de vérité. On admire également & le soin avec lequel il étudie la nature, & l'heureux talent qu'il a pour la rendre. Le petit Tableau de lui, qui est au Sallon sous le N°. 60. en est une nouvelle preuve.

Les trois Tableaux de M. Hallé, marqués aux Numeros 121, 122, & 123. annoncent un Peintre & ont de

la force & de la beauté. Surtout celui qui repréſente l'Hyver.

Les deux Marines de M. Vernet de Rome qui ſont au-deſſous du Portrait de la Reine ſont dignes de la réputation que ſes premiers Ouvrages lui ont faite en ce pays-ci. Il eſt toujours fidèle à la nature, il la rend avec eſprit & aucun Payſagiſte n'a deſſiné avec plus d'élégance que lui. C'eſt un avantage qu'il a ſur le Claude. S'il peut ſe perfectionner dans la couleur, il égalera les meilleurs Maîtres de ce genre. La ſienne eſt vraie, mais elle n'eſt pas tout à-fait aſſez forte. A la face oppoſée il y a encore deux Payſages de lui qui ne lui font pas moins d'honneur, & où ſon pinceau eſt aiſé à reconnoître. Celui qui eſt au-deſſous du Tableau de S. Nicolas, eſt totalement dans la maniere de ceux du Pouſſin. Il en a l'heureux choix, l'agrément & la vérité.

Le

Le grand Tableau allégorique de M. Van-Loo neveu, marqué N° 132, n'eſt pas indigne du grand Nom qu'il porte, & il ne court point les riſques qu'on lui diſe comme au Soldat qui s'appelloit Aléxandre. *Aut nomen, aut mores muta.*

A l'une des croiſées aux N°s 112. & 113. on voit deux petits Tableaux ſous glace, de M. Portail, dont l'un repréſente un Enfant qui badine, & l'autre des Fleurs. Les connoiſſeurs ont ſenti le prix de ces deux petits morceaux, & ont admiré la maniere avec laquelle ils ſont peints, elle eſt particuliere à cet habile Artiſte. Soit pour les lumieres, ſoit pour la couleur de l'objet, il n'emploie aucune ſorte de blanc; il le tire uniquement du vellin ſur lequel il peint.

La Marine de M. Antoine le Bel a de l'effet. C'eſt dommage que l'Auteur

qui avoit de grandes dispositions pour ce genre où il s'est adonné, n'ait pas été de bonne heure à portée d'étudier la nature.

Près de ce Tableau on voit un Portrait en Pastel, par un jeune homme nommé M. Perroneau, qui est plein d'esprit & de vie, & qui est d'une touche si vigoureuse & si hardie qu'on le prendroit pour être d'un Maître consommé dans son Art. Que ne doit-on pas espérer de quelqu'un qui marque tant de talents dans ses premiers Ouvrages ?

Le Buste de M. Falconet en terre cuite, qui est si frappant par la ressemblance, est aussi d'un jeune Sculpteur qui paroît très-habile dans son art. Il porte le même nom que cet illustre Sçavant. Ce qui a donné lieu à l'inscription Grecque qui se lit au pied du Buste, & que le Public nous sçaura gré de lui avoir conservée.

ΟΜΟΝΙΜΟΙΝ ΕΤΕΡΟΝ ΕΤΕΡΟΣ ΕΠΛΑΤΤΕ
ΝΕΟΣ ΠΡΕΣΒΥΤΙΝ.

*L'un des deux homonymes * a représenté l'autre le jeune a fait le vieux.*

Plus loin on voit le Buſte du Roi en marbre blanc. Cette Tête eſt très reſſemblante ; le ciſeau de l'habile Artiſte a rendu très heureuſement cet air majeſtueux qui eſt particulier au Roy, & ce qui étoit appellé par les Anciens *Facies digna imperii.* On prétend que Racine avoit en vûe LOUIS XIV. lorſqu'il a fait dire à Bérénice en parlant de Titus.

» En quelque obſcurité que le Ciel l'eût fait naître,
» Le Monde en le voyant eut reconnu ſon Maître.

Cependant ſa phiſionomie étoit en-

* Perſonnes de même nom.

core moins noble & moins agréable que celle de LOUIS XV. & il n'eſt gueres de Médailles antiques dans leſquelles on trouve des traits auſſi majeſtueux que ces deux Rois. Quelqu'un inſpiré par une Muſe amie du vrai, a attaché les Vers ſuivants au bas de ce Buſte.

Le modelle des Rois, l'amour de ſes Sujets,
Si du bruit de ſon nom LOUIS remplit la Terre,
Sa grande ame n'a pas d'ambitieux projets;
Il préſente l'Olive armé de ſon Tonnerre,
Et ce Héros ne fait la guerre
Que pour nous aſſurer la paix.

Ce Buſte eſt de M. le Moine fils, ainſi que les Modeles des deux Têtes ſuivantes qui ne ſont pas moins reſſemblantes, & qui doivent être exécutées en marbre blanc. La premiere eſt celle du Prince Edouard, au bas de laquelle

ces Vers-ci ont été écrits au crayon :

Par ſes vertus, par ſes exploits
Souverains, apprenez à mériter de l'être,
Guerriers inſtruiſez-vous, & rougiſſez Anglois
D'avoir méconnu votre Maître.

Dans la ſeconde tête il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe M. le Maréchal de Saxe.

L'Eſquiſſe du Mauſolée de la Reine de Pologne par M. Adam le cadet a été fort approuvée du Public, & l'on ne doute pas que l'éxécution de ce Monument ne faſſe honneur à cet Artiſte, reconnu depuis longtems pour un des Sculpteurs de la premiere claſſe.

M. Adam l'aîné a éxécuté pour le Roi en marbre de huit pieds de proportion, un Grouppe dont on voit le modéle près de la premiere croiſée du Sallon. Il repréſente deux Nymphes de Diane, dont l'une au retour de la chaſſe attache un Héron à un arbre,

tandis que l'autre lui tend un Arc & un Carquois pour en faire un Trophée. Les figures de ce Groupe ſont agréables & bien deſſinées, elles ſont contraſtées heureuſement, & le total de la maſſe eſt d'une belle compoſition.

Dans les différentes croiſées on voit pluſieurs Eſtampes qui méritent d'être conſidérées avec attention, & où nos différens Graveurs, les plus habiles qui ſoient dans l'Europe, ont ſçu rendre non-ſeulement l'eſprit, mais preſque juſqu'à la touche du Tableau. La plus remarquable de ces Eſtampes eſt celle M. Cars, repréſentant le Temps qui enléve la vérité, d'après le dernier Tableau de feu M. le Moyne, premier Peintre du Roi. Elle eſt dédiée à M. de Tournéhem.

Les empreintes de pluſieurs pierres gravées par M. le Guay, & entr'autres le portrait du Roi & celui de M. de Cré-

billon de l'Académie Françoiſe, prouvent l'habileté de cet Artiſte dans un genre où les Anciens ont excellé & où pluſieurs Modernes ont ſçu ſe faire diſtinguer.

Dans l'enfoncement près de l'eſcalier, M. du Vivier dont nous avons tant de belles médailles, a placé ſous une glace l'empreinte de celle que la Provence a fait frapper pour M. Bouret Fermier Général. Il ſuffit de rapporter l'inſcription qui eſt au revers pour en faire connoître le ſujet.

STEPH. MICHALI BOURET.

Quod juſſu Ludovici XV. Regis Chriſt. & ope J. Baptiſta de Machault generalis Ærarii moderatoris, Provinciam maxima frumentariæ penuria laborantem providentiſſime ſuſtentavit; hoc grati animi monumentum procuratores Provinciæ dicant, conſecrant.

M. DCC. XXXXVII.

Vous voyez, Monsieur, que je ne vous parle pas d'une quantité d'autres Tableaux qui sont exposés au Sallon; & cela, parce que plusieurs n'en valent pas la peine, & que beaucoup d'autres qui mériteroient que l'on en fit mention, y ont déja paru, quelquesuns même plus d'une fois. Cette ardeur qu'ont les Peintres d'étaler leurs anciennes productions est ce qui fait le plus de tort à ces expositions. Ce qui a été une fois jugé, ne devroit plus y reparoître. Le Public qui a rendu justice aux premiers Ouvrages de chaque Peintre, veut connoître leurs progrès.

Mais ce à quoi l'on devroit avoir encore plus d'attention, ce seroit à ne pas exposer des Tableaux d'une certaine médiocrité. L'honneur de l'Académie y est intereſſé, & ce seroit à elle à faire le choix de ce qu'elle peut avouer. Les autres Académies lui en

donnent l'exemple ; on lit & à celle des Sciences & à celle des Inſcriptions beaucoup d'Ouvrages qui ne paroiſſent pas dans les Mémoires de ces ſçavantes Compagnies. Elles ont des Comités particuliers qui décident de ceux qui méritent d'être imprimés. On ſçait bien que tous les Peintres ne peuvent pas être également habiles. Mais lorſqu'un Artiſte a la manie de vouloir expoſer au Public, uniquement parce qu'il eſt Académicien, un Tableau au-deſſous du médiocre, ou faute de travail ou faute de talent ; on devroit décider de ſon ſort au ſcrutin, & comme toute Compagnie eſt jalouſe de ſa réputation, il ne manqueroit pas d'être rejetté à la pluralité des ſuffrages. Le Peintre qui ſe trouveroit dans le cas malheureux de recevoir cette mortification, ne manqueroit pas une autre année de faire de nouveaux efforts

pour se l'épargner. Ceux qui ne sont pas assez sensibles à la gloire, craindroient du moins un mépris qu'il ne leur seroit pas permis d'ignorer.

C'est une folie, que de croire qu'il faille que ce Sallon soit rempli de Tableaux du haut jusqu'en bas. Jamais il ne sera si bien garni que quand il n'y aura rien de mauvais. Tous les Peintres qui ont du talent sont interessés à la réforme que je propose. Qu'en arrivera-t-il? Que leurs Tableaux pourront être placés plus avantageusement, & par conséquent feront plus d'effet. Des Tableaux trop pressés se nuisent les uns aux autres; ils ont besoin d'être séparés par des espaces pour être en valeur. Cette multitude de Tableaux empêche que celui qui est chargé de les arranger, ne satisfasse autant qu'il le voudroit, & qu'il en est capable, & le goût du Public & l'amour des Pein-

tres pour leurs Ouvrages. C'eſt ici un concert pour les yeux, ce qui eſt mauvais à un certain point en détruit l'harmonie.

Les Tableaux que Mr. de Tournéhem a fait faire pour le Roi, ont de beaucoup augmenté le goût que le Public avoit déja pris pour cette eſpèce de ſpectacle, ſi digne en effet d'une Nation éclairée & polie. Il en doit réſulter naturellement un double avantage. Les Peintres & ceux pour qui ils travaillent peuvent également s'y inſtruire & acquérir ce qui leur manque ; aux uns pour atteindre la perfection de leur art, aux autres pour juger du mérite de ceux qui en approchent le plus. Dans une grande aſſemblée d'hommes, les ſentimens ſe communiquent. Celui qui eſt le moins éclairé, pourvû qu'il ait le ſens droit, reconnoît intérieurement le beſoin qu'il

à des lumiéres des autres ; & ce qui en eſt la ſuite naturelle, il cherche à s'inſtruire. Il en trouve aiſément les occaſions. Le même amour-propre qui excite ſa curioſité, fait qu'un autre ſe plaît à étaller ſes connoiſſances, c'eſt le mobile de toutes nos actions. Les gens qui ont du goût pour les belles choſes ne les voyent pas tranquillement * ; à l'aſpect de celles qui les frappent, ils ſe tranſportent, ils ſe paſſionnent, ils voudroient que tout le monde ſentit & penſât comme eux. On aime à faire des proſélytes juſques dans les choſes de goût. Celui que je ſuppoſe avoir le deſſein de s'inſtruire, entendra raiſonner des gens de cette eſpéce, il s'attachera à eux, il les ſuivra comme on voit dans les promenades publiques ces gens du tiers état, que l'oiſiveté rend curieux de nouvelles, s'at-

* *Pauſiacâ torpes inſane Tabellâ*, dit Horace.

tacher pour en apprendre, sur les pas de ceux qu'ils supposent mieux instruits qu'eux.

Dans toutes les choses qui sont du ressort de l'esprit & du goût, la plus saine partie du Public, quoique la plus petite, donnera toujours le ton à la plus grande. Il en est une raison bien sensible; quelque petit que soit le nombre de Juges éclairés, il est le plus fort, parce qu'il a un avis uniforme. Dans la multitude, au contraire, chacun a son sentiment particulier. Les manieres d'errer sont infinies. * Mais ces différens sentimens que produisent l'ignorance ou le mauvais goût, cédent petit à petit à celui qui est fondé sur la vérité. Tous les hommes ne sont pas capables de trouver le vrai; mais la plûpart ont dequoi le sentir : il n'y a

* *Linea recta velut sola est, & mille recurvæ.* Du Fresnoy, de Arte Graphicâ.

que les esprits de travers qui ne s'y rendent pas quand il leur est présenté.

La jalousie qui est d'ordinaire entre les Peintres, lorsque leurs Ouvrages sont exposés en public, tourne entiérement à l'avantage de celui qui ne cherche qu'à s'instruire. Leurs amis prennent à tâche de faire sentir les perfections de leurs Ouvrages, & les défauts de ceux de leurs rivaux.

Un homme qui sur de fausses idées qu'il s'étoit formées, faisoit cas de ce qu'il entend mépriser par des personnes, qui l'éclairent sur la source de son erreur, change d'avis. Tel autre entend louer ce qui lui avoit paru indifférent; il fixe son attention sur l'objet, il éxamine, il sent, il réforme son jugement. Celui-là cesse d'estimer un Tableau où on lui fait sentir que les différentes parties de la Peinture sont également défectueuses. Celui-ci commence à ad-

mirer dans un autre des expreſſions dont par lui-même il n'auroit pas reconnu toute la vérité & tout le mérite. Les trois quarts de ceux qui vont voir la Gallerie du Luxembourg n'ont pas les moindres idées de la Peinture. Celui qui montre les Tableaux, n'a d'avantage ſur ceux à qui il les explique, que d'en ſçavoir hiſtoriquement le mérite. Lorſque dans le Tableau qui repréſente la naiſſance de Louis XIII. il leur dit de remarquer la belle expreſſion de joie & de douleur qui eſt ſi ſenſiblement marquée ſur le viſage de la Reine, les hommes les plus communs en reconnoiſſent la vérité, & admirent le génie du Peintre qui eſt ſi fidelle aux ſentimens de la nature, & l'art avec lequel il ſçait les exprimer.

Il eſt encore vrai que beaucoup de ceux qui ont le ſentiment juſte ne l'ont pas toujours, pour ainſi dire, bien aſ-

ſuré. Soit que par modeſtie ils ſe défient deux mêmes, ſoit que par amour-propre ils craignent de ſe tromper, ils ont beſoin de ſçavoir ce que les autres penſent avant que de s'en tenir à leur propre impreſſion. Ceux qui au Parterre décident avec tant de promptitude, & cependant avec tant juſteſſe du mérite d'un Ouvrage, ſeroient tous bien embarraſſés, ſi l'on donnoit à chacun d'eux en particulier la Piéce à examiner. Raſſemblés, ils ſe livrent au ſentiment qui ne les trompe gueres, & qui n'eſt jamais ni ſi vif, ni ſi ſûr que quand il eſt partagé. Séparés, ils recevroient une impreſſion beaucoup plus froide, ils voudroient raiſonner, & le raiſonnement les empêcheroit peut-être de ſentir. Peu de gens ont l'eſprit juſte; preſque tous ont le ſentiment droit. S'il en eſt tant qui ſe trompent ſur la Peinture, c'eſt que n'ayant point

de

de connoiſſance, ils en jugent par l'eſprit qui leur préſente des idées fauſſes, au lieu de s'en tenir au ſentiment qui leur parleroit juſte, ou qui ne leur diroit rien. Plus les vûes foibles mettent d'attention à conſidérer un objet, plus elles ſe troublent. Le réſultat de l'application d'un entendement borné, eſt la confuſion.

C'eſt ainſi, Monſieur, que ce que les Peintres produiſent de beau dans les différens genres, apprécié par les véritables connoiſſeurs, forme inſenſiblement le goût du Public, qui lui-même après ſe ſert de ces lumieres acquiſes pour juger de leurs nouveaux Ouvrages. Après que Corneille & Moliere par leurs différens chefs-d'œuvres eurent éclairé le Spectateur ſur ce qui méritoit de lui plaire, ils le trouverent plus difficile à proportion de ce qu'il devint plus inſtruit. Ceux

de leurs Ouvrages qui avoient été universellement applaudis, servirent de Piéces de comparaisons pour les autres.

Il en est de même de la Peinture; les grands Maîtres qui l'ont perfectionnée, ont laissé au Public & des Modelles & des principes sûrs pour juger du mérite de ceux qui travaillent aujourd'hui, & il s'en sert pour redresser ceux qui s'écartent des Régles de leur Art, ou qui les négligent par paresse. Chez les Grecs, ce Peuple si passioné pour les Arts, les Zeuxis & les Apelles exposoient ainsi leurs Tableaux dans des Portiques Publics, dont on peut dire que la Gallerie d'Apollon nous retrace aujourd'hui quelque idée. Leurs Peintres plus jaloux peut-être que les nôtres d'atteindre à la perfection de leur Art, se cachoient derriere leurs Tableaux pour écouter ce que le Pu-

blic en diſoit & profiter des critiques quand elles étoient raiſonnables. Si nos uſages ne permettent pas à nos Artiſtes de faire préciſement la même choſe, celui qui voudra ſçavoir ce qui ſe penſe & ſe dit de ſon Tableau, a mille manieres de le découvrir, & il n'en eſt point qui, plus ou moins, n'ait beſoin de le ſçavoir. Du Freſnoy donne ce conſeil aux Peintres :

Utere doctorum monitis, nec ſperne ſuperbus,
Diſcere quæ de te fuerit ſententia vulgi.

J'en connois un qui eſt ſi convaincu de l'importance de ce précepte que pour ne négliger aucune des voies qui peuvent le conduire à la perfection de ſon Art, tant que durent ces expoſitions, il tient journellement auprès de ſes Tableaux une perſonne affidée qui lui rend compte de tout ce qu'il en en-

tend dire. L'uſage qu'il fait de cette eſpéce d'eſpion du Public, s'il eſt permis de l'appeller ainſi, en rend la profeſſion auſſi louable qu'elle eſt honteuſe d'ordinaire. Celui qui l'employe, ne cherche à connoître ce que ſes rivaux ou ſes ennemis même diſent de ſes Ouvrages, que pour profiter de leurs critiques. Et quand même la malignité les fait parler, l'unique vengeance qu'il en tire eſt de faire mieux qu'eux.

Un Peintre dans ſon attellier n'entend que des gens qui le louent, parce qu'il ne conſulte que ce qu'il appelle ſes amis, c'eſt-à-dire des perſonnes qui approuvent tout ce qu'il fait. Les Artiſtes, communément ne reconnoiſſent du goût qu'à ceux qui leur trouvent du génie, & les Auteurs des différens genres ne montrent leurs Ouvrages que pour avoir le plaiſir de s'entendre louer; leur amour propre a beau

ſe déguiſer & prendre le maſque de la modeſtie, lorſqu'ils demandent des avis, ce ſont des louanges qu'ils veullent. Il faut les connoître bien peu pour les croire ſincéres. On riſque de ſe brouiller avec eux quand on les prend au mot. Ici le Public parle ſans déguiſement & ſans complaiſance : ſouvent même il fait connoître ſes ſentimens par ſon ſilence ; malheur à tout Tableau dont il ne dit rien. Le Peintre peut juger du mérite de ſes Ouvrages par l'attention qu'il voit qu'on leur donne. Comment peut-il s'arrêter aux complimens qu'un Ami lui fera par politeſſe, lorſqu'il s'apperçoit que perſonne ne les regarde ? Comment peut-il ſe flatter que ceux de ſes Confreres ſoient inférieurs aux ſiens, lorſqu'il eſt témoin des éloges que leur donne tout un peuple empreſſé à les admirer. Je ſçais bien qu'en ce cas un Peintre médiocre a une

reſſource ; il ſe plaint de la Cabale. Que l'amour propre des hommes eſt ſot! Quelle idée extravagante que de croire qu'il y ait des Cabales qui puiſſent empêcher le Public d'approuver ce qui eſt bon ou blâmer ce qui eſt mauvais ! Au Théâtre, comme au Sallon, je n'entends autre choſe que ces plaintes ridicules. Mais qui ſont ceux qui les font ? Des Auteurs & des Peintres ſans talent, & qui par conſéquent n'ont pas dequoi exciter, ni envie, ni jalouſie. A les en croire, ce ſont leurs ennemis qui empêchent qu'on ne regarde leurs Tableaux ou qu'on n'aille à leurs Piéces : & en ce ſens, il eſt vrai que le Public entre dans la Cabale. Il rejette tout ce qui ne lui paroît pas digne de ſon eſtime ; mais, Meſſieurs, leur dirois-je volontiers, au lieu de tant déclamer contre vos Rivaux, faites mieux qu'eux, & ſoyez ſûrs que la Cabale ſera pour vous.

Si d'un côté l'on entend tenir au Sallon de pareils discours à des gens qui ont le tort de se croire Peintres & qui ne le sont pas, de l'autre ceux pour qui ils travaillent, & qui ne se rendent pas la justice de croire qu'ils sont faits pour les juger, tiennent souvent des propos qui ne sont pas moins déraisonnables.

Malgré la diversité d'opinions & de goûts répandus parmi les hommes, je suis surpris, je l'avoue, toutes les fois que je trouve un homme d'esprit qui ne fait pas de la Peinture tout le cas qu'il devroit faire. Ce qui distingue ceux qu'on appelle communement des gens d'esprit, des autres hommes, c'est d'avoir, pour ainsi dire un sixiéme sens, qui leur fait appercevoir des objets qui échappent à la multitude. Mais il me semble que plusieurs d'entr'eux possédent ce don précieux en pure perte, ou du

moins qu'ils n'en tirent pas tout le parti qu'ils pourroient. Il eſt des gens qui font leurs délices de la Poëſie & qui paroiſſent ignorer que la Peinture mérite leur attention. Ils n'oſeront convenir qu'ils la mépriſent, mais ils ne rougiſſent pas d'avouer qu'ils n'y connoiſſent rien, & ce que la plûpart veulent dire par-là, c'eſt qu'ils croiroient perdre leur tems que de l'employer à s'y connoître. Un homme de l'eſpéce dont je parle, n'apperçoit qu'un mélange de couleurs qui ne lui dit rien, dans un Tableau qui fait l'admiration de tous ceux qui ont de bons yeux. Si on lui demande ce qu'il en penſe : cela peut être fort beau, répondra-t-il froidement; mais je ne m'y connois pas. Hé, pourquoi ne vouloir pas s'y connoître ! Acquiert-on de nouvelles connoiſſances ſans acquérir de nouvelles ſources de plaiſir? C'eſt étendre l'eſprit

que

que de l'appliquer à de nouveaux objets. Le goût eſt ſouvent en nous, il n'eſt queſtion que de lui donner lieu de ſe développer. Celui qui trouve tant de plaiſir à lire la Tragédie d'Iphigénie de M. Racine eſt fait pour être touché du Tableau de M. Coypel qui en repréſente le ſacrifice, & il le ſera, s'il le conſidere avec l'attention qu'il demande. Le Poëte & le Peintre ont traité les mêmes paſſions.

Sans doute qu'il ſeroit ridicule à un homme d'eſprit de vouloir juger d'un Tableau, lorſqu'en effet il ne s'y connoît pas. Mais eſt-il excuſable d'être ſi peu ſenſible aux beautés de la nature que la Peinture ne fait que copier ? * C'eſt avoir des yeux & ne point voir. La connoiſſance en Peinture paroît au grand nombre une ſcience où peu de gens peuvent atteindre ; encore ne fait-

* *Illis enim hæc invenienda fuerunt, nobis cognoſcenda ſunt.* Quint.

on pas grand cas de ceux qui s'en occupent. On donne volontiers le nom de folie à tout ce qui n'eſt pas de ſon goût. Il eſt certain qu'il n'y a que les Peintres, qui, à force de travail, & quelques Amateurs, qui par un goût exquis & une attention continuelle, parviennent à découvrir les myſteres de l'Art. Mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit ici. Il y a deux choſes dans un Tableau, l'une appartient à la Nature, c'eſt l'imitation, tout le monde peut juger de celle-là : l'autre eſt la maniere de l'imiter, les connoiſſeurs décident de celle-ci. Je ne ſuis pas ſurpris que peu de gens veuillent prendre les peines néceſſaires pour parvenir à connoître ce que l'on appelle en Peinture les différentes manieres, ou diſtinguer une excellente copie d'un Original : on peut laiſſer cette ſcience à ceux dont elle eſt la profeſſion ou qui s'y livrent par un goût

particulier. Il faut en effet, beaucoup de lumieres & de connoiſſances pour apprécier avec exactitude ces qualités extraordinaires qui mettent tant de différence entre les Peintres, & ces divers goûts qui font que les Ouvrages des uns ſont beaucoup plus eſtimés que ceux des autres. Ce que j'aſſure n'être pas difficile, & que des gens qui ont de l'eſprit me paroiſſent avoir tort de négliger ; c'eſt de donner à un Tableau aſſez d'attention pour en être affecté & recevoir l'impreſſion qu'il doit faire naturellement, ſi le Peintre a ſçû rendre la nature : il n'eſt pas néceſſaire qu'un homme d'eſprit ſçache qu'un tel Tableau eſt d'Annibal Carrache ; mais il eſt honteux qu'il ignore que celui de ce grand Peintre, qui eſt dans le cabinet de M. le Duc d'Orleans, & qui repréſente une deſcente de croix, eſt un Tableau admirable pour l'ex-

preſſion; Et l'unique maniere de l'apprendre, eſt de le ſentir. On le lui diroit inutilement, ſi à l'aſpect du Chriſt mort, de la Vierge mourante, & des différens degrès de douleur, peints avec tant de force ſur les viſages des trois Maries, il ne ſe ſent pas touché & pénétré lui-même de l'action exprimée dans le Tableau.

Quel eſt le but que ſe propoſe un Peintre pour objet? Que met-il devant vos yeux? La nature. On vous montre un Payſage. Voyez s'il vous donne une idée vraie de la Nature réelle dont il eſt l'image. Vous croirez bientôt la voir elle-même, ſi c'eſt Claude Lorrain qui l'a imitée. Vous ne regarderez pas avec quelque attention ces Tableaux merveilleux, où il a peint juſqu'à la vapeur de l'air, ſans que votre imagination ne vous tranſporte à la campagne qu'il expoſe à vos yeux. Celui qui

opere en vous une auſſi puiſſante illuſion eſt un grand Peintre. Mais puiſque vous l'éprouvez, vous vous y connoiſſez autant qu'il eſt néceſſaire ; & en effet, on ſçait ſouvent des choſes que l'on croit ignorer. Pour ce qui regarde ſa maniere de traiter le Payſage, & ce en quoi elle différe de celles du Titien, d'Annibal-Carrache, ou du Pouſſin ; & enfin de ces différentes manieres quelle eſt la meilleure, c'eſt ce que vous pouvez & devez laiſſer décider aux Maîtres de l'Art.

S'il eſt queſtion d'un Tableau d'Hiſtoire, je prends pour exemple le Sacrifice d'Iphigénie dont nous avons déja parlé, parce qu'il n'eſt point de Lecteur à qui la Tragédie de Racine n'en ait fait connoître le ſujet. Pour peu que vous attachiez vos yeux ſur ce Tableau, vous ne pouvez manquer d'être touché du pathétique de cettte action, rendue

comme elle l'eſt par M. Coypel. Vous en jugerez par ſentiment, & vous en jugerez bien. Dans la plus grande partie des hommes les premieres ſenſations ſont juſtes : & comme dans la nature, le ſpectateur d'une pareille action ſeroit attendri, ſans avoir beſoin de conſulter les régles ; ſi l'imitation eſt fidèle, il eſt touché ſans les ſçavoir. La force de la nature, comme le remarque le judicieux * M. Félibien, eſt admirable dans le jugement qu'elle fait des choſes de l'Art, non-ſeulement dans les Tableaux & dans les Satuës, mais encore en pluſieurs autres Ouvrages, dont les hommes par une notion commune diſcernent les beautés & les défauts. « Peu de gens, dit Cicéron, » ſçavent la Poëſie & la Muſique : ſi » néanmoins un Acteur gâte un vers » par une fauſſe prononciation, ou ſi

* Vies des Peintres. VI. Entretien.

» un Muſicien tombe dans quelque » diſcordance, le peuple même en té- » moigne du dégoût : tant il eſt vrai » que s'il eſt beſoin de ſçavoir l'art pour » en faire les Ouvrages, la nature ſuffit » pour en juger ; à cauſe que l'art deſ- » cend de la nature, & qu'il n'arrive » jamais à ſon but, que lorſqu'il s'ac- » commode à la nature même, & qu'il » la contente.

Ce n'eſt qu'après ce premier coup d'œil, que les Connoiſſeurs eux-mêmes entrent dans les détails, pour diſtinguer les beautés ou les défauts des différentes parties d'un Tableau. Sans avoir les mêmes avantages qu'eux pour faire un pareil examen, on peut encore y trouver & du plaiſir & de l'utilité. Je ne puis m'empêcher de dire qu'à cet égard on eſtime trop le ſçavoir des autres, & que l'on ne ſe fie pas aſſez à ſes lumieres naturelles.

Après tout, il n'eſt encore ici queſtion que de choſes, dont toute perſonne capable de ſentir & de raiſonner, peut & doit être juge.* Que celui donc qui veut connoître le mérite de ce Tableau, examine ſi les Perſonnages intéreſſés à l'action expriment la paſſion qui doit les animer. Par des loix fondées dans la nature, les effets ſont toujours proportionnés aux cauſes. Chaque dégré de paſſion a une expreſſion particuliere ſur le viſage : cette expreſſion eſt plus ou moins vive, ſelon que l'ame eſt plus ou moins affectée. La douleur d'Ulyſſe, préſent à ce ſacrifice,

* *In tutti è poſto naturalmente un certo guſto del bene e del male, e coſi del bello e del brutto, in modo che' lo Conoſcono : e ſi trovano molti, che ſenza lettere giudicano rettamente ſopra i poemi, e le altre coſe ſcritte : anzi la moltitudine è quella che da Comunemente il grido e la reputazione a Poeti, ad Oratori, a Comici, a Muſici & anco (e molto più) a Pittori.*
Dialogo della Pittura di M. Ludovico Dolce.

ne peut pas être auſſi forte que celle du Pere de cette triſte Princeſſe. C'eſt au Peintre à en marquer la différence. Pour ſçavoir s'il a réuſſi, conſultez le modèle qu'il a lui-même étudié, je veux toujours dire la nature. Elle a mis elle-même dans l'ame de tout le monde les principes des ſentimens qu'il a voulu rendre, & il n'eſt pas difficile de reconnoître ſi ce qu'on a quelquefois reſſenti en ſoi-même ou vû dans les autres, eſt bien ou mal repréſenté. On n'a point vû de Pere ſacrifier ſa Fille pour obéir aux Dieux, mais malheureuſement pour l'humanité on n'a que trop ſouvent devant les yeux le ſpectacle de perſonnes affligées, & la mémoire en conſerve aſſez fortement les traces pour s'en ſervir comme d'objets de comparaiſon. Il faut juger d'un Tableau comme du Portrait d'une perſonne que l'on connoît, examiner ſi

il reſſemble. Tout Tableau eſt un Portrait. L'objet peint vous peut être moins familier; mais il ne vous eſt pas étranger. Un peu d'attention vous y fera reconnoître la nature. Vous n'aurez pas conſidéré pendant quelque tems les différens caractères de douleur que le Peintre a ſçu donner à ſes principales figures, ſans trouver vous-même les raiſons de cette premiere impreſſion dont vous avez été d'abord affecté. Une diſcuſſion bien faite juſtifie toujours le ſentiment. Le but d'un Peintre eſt d'exciter & de faire naître les mêmes paſſions qu'il repréſente *, ſi l'impreſſion que les ſens ont d'abord reçue eſt confirmée par la raiſon, que pouvez-vous exiger de plus & de l'Artiſte & de vous-même?

* *Il faut*, dit Ciceron, *que les Peintres faſſent comme les Orateurs, qu'ils inſtruiſent, qu'ils divertiſſent & qu'ils touchent.*

Quant à la Compoſition, il eſt certain que c'eſt une pure opération de l'eſprit, & qu'il ſuffit d'en avoir pour en juger; je ne crains pas même d'avancer qu'on peut en poſſéder le talent ſans être Peintre. Ne peut-on pas en effet concevoir & arranger un ſujet de Tableau, ſans avoir la moindre idée du Deſſein & du Coloris, comme on peut imaginer un plan de Tragédie, ſans ſçavoir faire des Vers, & ſans avoir le génie néceſſaire pour en fonder les caractères & les mettre en action? Tout homme peut donc juger par ſes yeux ſi dans un Tableau l'objet principal eſt celui qui les attire le plus, ſi tout y a rapport, & ſi tout concourt à le faire valoir.

Il en eſt ainſi des autres parties de la Peinture, car je ne prétend pas en donner un Traité. Je ne me ſuis propoſé que de faire ſentir au Lecteur judicieux,

qu'il n'eſt pas ſi difficile que bien des gens ſe le perſuadent, de connoître un bon Tableau d'un mauvais.

Pour juger de la correction du Deſſein, par exemple, faut-il encore autre choſe que des yeux ? Une attention plus ou moins forte, ſelon le plus ou le moins d'habitude de faire ces comparaiſons, ne ſuffit-elle pas pour faire connoître ſi les proportions de chaque Figure ſont bien obſervées, ſi leurs différentes attitudes ſont naturelles, ſi celles qui ſont dans l'enfoncement du Tableau, ſont & pour la grandeur & pour le ton de lumiere dégradées au point où elles doivent l'être pour nous faire illuſion ?

Le Coloris même & cette magie du clair-obſcur que quelques Peintres Flamands ont portée ſi loin, ſont encore dans le même cas. Les objets qu'on vous repréſente ont une couleur déci-

dée dans la nature, vous pouvez reconnoître ſi le Peintre a ſçu la rendre. Si dans ſes Tableaux la chair eſt de la chair, ſi elle eſt animée : ſi au lieu de la Peindre telle qu'elle eſt dans la nature à vos yeux, ſon Pinceau ne la rend pas griſe ou rouge, deux manieres auſſi vicieuſes que communes. Il en eſt ainſi des autres objets qu'il entreprend de vous repréſenter.

Il eſt vrai qu'il faut être en quelque façon magicien pour opérer certains effets de lumiere, mais il n'eſt pas beſoin de l'être pour les ſentir. S'ils ſont juſtes, l'homme ignorant en peut être auſſi frappé que le connoiſſeur en Peinture le plus habile. Il ne ſçaura pas comme lui tout l'art néceſſaire pour opérer ces effets merveilleux ; ni combien les Tableaux de cette eſpéce ſont rares. Mais celui qui dans le Cabinet de M. de la Boixiere, fixera

ſes regards ſur l'un des Tableaux de Scalk, ſera ſurpris de ce qu'il ne peut conſidérer la chandelle allumée qui y eſt peinte, ſans avoir preſque les yeux éblouis de la vivacité de la lumiere. Ce qu'il éprouve fait l'éloge du Tableau. La connoiſſance peut-elle rien donner au-de-là de ce ſentiment? C'eſt ainſi que dans tous les genres, ce qui eſt beau, c'eſt-à-dire ce qui eſt vrai, ſaiſit également l'ignorant & le ſçavant.

C'eſt par cette voie auſſi ſimple que facile que l'on peut acquérir la ſorte de connoiſſance en Peinture dont j'ai voulu parler, & il ne faut pas une étude plus difficile pour y parvenir; elle ne demande en un mot de tout homme bien organiſé, que la ſorte d'attention qu'il eſt naturelle de mettre aux objets de nos plaiſirs. Voyez & jugez, c'eſt le ſeul précepte qu'il y ait à donner à ceux qui ont des yeux.

Quoi, me dira-t-on, la connoiſſance en Peinture n'eſt que cela? Non, elle n'eſt que cela pour qui ne veut être ni amateur, ni curieux; mais elle doit du moins être cela pour toute perſonne raiſonnable. * Ainſi que la Poëſie, la Peinture n'eſt qu'une imitation, & elle n'entreprend d'imiter que ce que nous connoiſſons **. On dit que les Poëtes ſont des Peintres, parce qu'ils doivent avoir comme eux

* Mr Coypel dans ſon *Dialogue ſur la Peinture*, que j'ai déja cité, a raiſon de dire qu'*il ſeroit à ſouhaiter que quelqu'un entreprît de traiter à fond cette matiere, pour encourager à parler ceux qui pourroient donner des raiſons & fermer la bouche à ceux qui ne diſent que des mots.* Il a traité lui même ſi ingénieuſement ce que je ne fais qu'ébaucher, que je renvoie le Lecteur ſenſé à ce Dialogue, pour y apprendre comme *Alcipe* d'un maître de l'Art, que bien des gens ſe connoiſſent réellement en Peinture, beaucoup mieux qu'ils ne penſent.

** *Illud admonere ſatis eſt omnia quæ Ars conſummaverit à Naturâ initia duxiſſe.* Quint.

pour objet l'imitation de la nature. On dit que les Peintres ſont des Poëtes, parce que les uns & les autres ont également beſoin de génie pour y réuſſir. Ces deux Arts enchanteurs ont tant de rapport enſemble, que quiconque aime l'un devroit aimer l'autre.

Les Poëtes, ſelon le mot heureux d'Annibal Carrache, peignent avec les paroles; & les Peintres parlent avec le pinceau. J'ajouterois volontiers qu'il eſt auſſi aiſé d'entendre le langage des uns & des autres, qu'il eſt difficile de le parler. Cependant les Femmes, je dis celles mêmes qui liſent continuellement des Livres de Poëſie ou des Romans, ſemblent avoir pour la Peinture une eſpéce d'éloignement que j'ai peine à concevoir. On les accuſe d'avoir fait ſubſtituer dans les appartemens les glaces aux Tableaux, & l'on met ſur le compte

de

de leur vanité, ce qui n'eſt peut-être que l'effet du luxe faſtueux qui eſt aujourd'hui ſi général. C'eſt dommage, en effet, que les Femmes qui portent ſouvent plus loin que les Hommes la vivacité de l'imagination, & la fineſſe du ſentiment, ne ſe croyent pas faites pour juger des beautés de la Peinture. Rien de ce qui eſt du reſſort de l'agrément & des graces ne leur devroit être étranger. D'ailleurs combien de Tableaux ne leur offriroient que des idées agréables? Beaucoup de grands Peintres n'ont peint que pour elles. Les ſujets qu'ils ont pris le plus de plaiſir à traiter ſont ceux où leur Sexe triomphe du nôtre. Quoi de plus capable de flatter leur vanité que de voir Hercule filer aux pieds d'Omphale! Leur principal objet eſt de plaire, & la Poëſie, la Peinture, la Muſique, tous les Arts à l'envi concourent à leur en

fournir de nouveaux moyens. Elles ont intérêt à n'en négliger aucun. Du moins on m'accordera sans peine que les Amours de l'Albane conviennent mieux à la toilette d'une Femme, que le Téleſcopes de Newton. Qu'il me ſoit permis de le dire en paſſant, les Sciences auxquelles elles s'adonnent aujourd'hui ne les rendent pas aſſurément plus aimables. Si celle à qui nous devons les Inſtitutions Phyſiques, par un talent & une application également extraordinaires s'eſt acquis une célébrité qui fait l'objet de la jalouſie de toutes les autres, combien en prenant beaucoup de peines ne font que ſe donner des ridicules? L'étude de la Géométrie demande des diſpoſitions qui ne leur ſont pas naturelles, & un tems qui leur couteroit trop cher s'il falloit y ſacrifier tout celui qu'elles conſacrent avec tant de plaiſir à leurs

toilettes. Celles qui par-là comptent de plaire aux hommes, font préciſément le contraire de ce qu'elles ſe propoſent, un de nos Poëtes l'a dit :

Le Sexe n'eſt point fait pour de telles Sciences,
Ce goût pour le calcul & les Expériences,
Quoique dans une Femme on le puiſſe eſtimer,
Peut faire parler d'elle & non la faire aimer.
L'Amour eſt un enfant ; d'un rien il s'épouvante,
Il n'oſe badiner auprès d'une Sçavante,
Il hait le ton de maître, un pédant lui fait peur:
On n'aime pas long-tems une *Femme-Docteur*.

Par une ſuite du goût qui regne aujourd'hui, je vois avec regret les Femmes négliger la langue de la Poëſie & des graces, je veux parler de l'Italien, pour celle que nos Géométres Modernes ont miſe en recommandation. Il y a à la vérité d'excellens Ouvrages en Anglois, mais au lieu d'acquérir la ſolidité qui en fait le prix,

il eſt à craindre que leur eſprit ne contracte la ſéchereſſe qui eſt ſi commune parmi les Ecrivains de cette Nation.

Il faut avouer que la Mode de la Géométrie & des Expériences phyſiques commence à ſe paſſer. Notre Nation eſt aſſez inconſtante; le Sexe l'eſt encore davantage. Les Expériences nouvelles ont beaucoup perdu en paſſant à la Foire, & bientôt il n'en ſera plus queſtion que dans les Provinces. Il n'y a pas longtems que parmi certaines gens, une Femme qui n'auroit pas été Electriſée auroit eu l'air bourgeois. On ſoupçonne aujourd'hui de Pédanterie celle qui ſe vante de l'avoir été.

Par un renverſement d'idée aſſez ordinaire chez beaucoup de Femmes, on voit les unes traiter le jeu de ſcience, & d'autres pour qui réellement les ſciences ne ſont que des jeux. En gé-

néral elles cherchent moins à s'inſtruire qu'à s'amuſer. C'eſt ſur-tout la nouveauté qui les attire, & il eſt bon de les avertir que dans la Phyſique il ſe fait rarement des Découvertes auſſi curieuſes & auſſi intéreſſantes que les expériences de l'Electricité de M. l'Abbé Nollet, ou celles du Miroir ardent de M. De Buffon. * Celles qui voudroient

* A la rentrée de l'Académie des Sciences de Pâques dernier, M. de Buffon a lû un Mémoire qui contient la deſcription d'un Miroir ardent de ſon invention, dont le Public a vu les Expériences avec admiration pendant ſix ſemaines au Jardin du Roi. Ce Miroir allume à deux cens pieds différentes matieres combuſtibles, & fond l'argent à cent cinquante. C'eſt une des plus ingénieuſes decouvertes qui ayent été faites depuis longtems dans les Sciences. C'eſt à proprement parler *le Miroir d'ARCHIMÈDE retrouvé.* Perſonne n'ignore qu'il a paſſé pour conſtant dans toute l'Antiquité qu'au ſiége de Syracuſe, Archiméde mit le feu à la flotte des Romains, qui en étoit éloignée de la portée du trait, avec un Miroir ardent. Dans ces derniers tems on a douté du fait, Def-

ſe procurer un amuſement d'une nouvelle eſpéce, en trouveront un dans la Peinture d'une beaucoup plus grande reſſource. Combien agréablement leur tems ne ſeroit-il pas occupé, ſi elles vouloient s'adonner à connoître tout ce qu'il y a de beau en Tableaux dans les riches collections du Roi & de M. le Duc d'Orléans ? Quoique le goût pour la Peinture ait beaucoup diminué à Pa-

cartes l'a rejetté comme fabuleux. Celui de M. de Buffon démontre ce que ce grand Homme a déclaré impoſſible, & apprend à ne pas prononcer ſi légérement contre les Anciens. Ce n'eſt pas leur faute ſi beaucoup de choſes qu'ils ont trouvées ſe ſont perduës. Si leurs Ouvrages écrits avoient pû comme le bronze & le marbre, braver l'injure des tems, peut-être ſçaurions-nous beaucoup de choſes que nous ignorons, peut-être dans les Sciences mêmes ne les reconnoîtrions-nous pas moins pour Maîtres que dans les Arts. Mais il eſt plus aiſé de nier qu'ils ayent fait une telle découverte, que de chercher les voies qui ont pû les y conduire & de les trouver auſſi heureuſement que M. de Buffon l'a fait.

ris depuis trente ans, il y a pourtant encore plusieurs cabinets célébres. Les posſesſeurs de toutes ces belles choſes, ſans avoir le ridicule de ſe donner pour de *magnifiques Protecteurs des Arts*, * ſe font un plaiſir de montrer leurs Tableaux à ceux qui paroiſſent du moins en ſentir le prix. Ce qu'il eſt permis d'ignorer ſoit à l'égard du nom & de la maniere des différens Maîtres, ſoit à l'égard du mérite particulier de chaque Ouvrage, un Curieux aime encore à en rendre compte toutes les fois qu'on ne l'interroge que pour s'inſtruire, & non pour flatter ce que l'on regarde en lui comme une manie. Beaucoup de gens ſe piquent de politeſſe, qui ne mettent que rarement en ce qu'elle exige d'eux, tout le jugement qu'elle demande.

* *Réflexions ſur quelques cauſes de l'état de la Peinture en France.*

Faire des queſtions & ne pas écouter les réponſes, ce n'eſt pas être poli, ce n'eſt qu'être importun. Choquer ceux à qui l'on veut faire un compliment, c'eſt encore pis. C'eſt découvrir ſa ſottiſe en voulant faire paroître ſon eſprit.

Vous voyez, Monſieur, que ſans ſuivre de plan dans cette Lettre, parce qu'en effet je ne m'en ſuis propoſé aucun, je paſſe d'un ſujet à un autre, & vous expoſe mes idées dans le même déſordre qu'elles ſe préſentent. A mon tour, je viens de donner des avis à des gens qui ne m'en demandoient pas & qui probablement n'en feront pas grand uſage; trop heureux que vous n'y trouviez à redire que leur inutilité. J'en ai pourtant encore quelques-uns à donner aux Peintres, & je m'attens bien que ceux-ci ne ſeront pas plus ſuivis; mais je me flatte au moins qu'ils

ne

ne pourront être désagréables à aucun d'eux. Lorsque l'on donne publiquement un avis à un particulier, quelque raison que l'on ait, on a le tort de ne pas ménager assez son amour-propre. Le moyen le plus sûr pour n'offenser personne est de s'adresser au général. Celui qui s'y prend de cette maniere ne court plus les mêmes risques : si l'on ne profite pas de ses avis, du moins l'on ne s'en plaint pas.

Le choix judicieux du sujet que Mr du Mont le Romain a traité dans son Tableau de Concours, me rappelle un passage de Mr l'Abbé de Saint-Réal, où il est indiqué, & qui me frappa d'autant plus, la premiere fois que je le lûs, qu'il contient des Réflexions que j'avois souvent faites, & que ceux qui s'appliquent à la Peinture, ont peut-être tort de ne pas faire. Je vais vous rapporter les propres paroles de

cet Ecrivain auſſi ſenſé qu'ingénieux.

» Les Peintres, dit-il, qui n'ont pas » d'ordinaire l'eſprit auſſi juſte que les » yeux, croyent que les Hiſtoires ſont » toutes également propres à être pein- » tes. Cependant il y en a très-peu qui » le ſoient, parce que le pinceau ne » pouvant faire mouvoir les Figures ſur » la toile, ne peut repréſenter qu'im- » parfaitement les ſujets qui conſiſtent » en mouvement, comme les combats, » les éxercices de corps, les tempêtes, » les embraſemens, & preſque tout ce » que les Peintres aiment le plus. Je » ne ſçais ſi perſonne n'a jamais ſenti la » même peine que moi en conſidérant » ces ſortes de peintures : mais il me » ſemble toujours que les Figures doi- » vent ſe remuer : & l'attitude agiſ- » ſante où elles ſont repréſentées, tout » immobiles qu'elles ſont en effet, en- » ferme une eſpéce de contradiction,.

» dont mon imagination ne ſçauroit » s'empêcher d'être bleſſée. * M. l'Abbé » de Saint Réal ajoute avec raiſon qu'il » ſeroit mieux de peindre des Hiſtoi- » res dont le point eſſentiel conſiſtât » dans un état de repos, que le pinceau » peut repréſenter parfaitement, & dans » leſquelles il y a eu quelques inſtans, » où toutes les perſonnes entre qui elles » ſe ſont paſſées, ont vraiſemblable- » ment été immobiles. *Telle eſt*, dit-il, » *l'action de Scévole, immobile de fer-* » *meté, tenant la main dans le braſier* » *pendant que Porſenna & tous ceux* » *qui étoient préſens furent immobiles* » *d'admiration.* Tel eſt le jugement de » Salomon, quand la vraie mere ar- » rête le bras qui alloit partager ſon » enfant, pendant que la fauſſe eſt im- » mobile d'admiration.

* Oeuvres de Saint Réal, Tome II. Céſarion. Quatriéme journée.

Que l'on ſe rappelle les Tableaux des grands Peintres les plus eſtimés, on verra qu'ils ſont preſque tous de cette dérniere eſpéce. Tels ſont les trois Tableaux que le Pouſſin, qui étoit fait pour en juger, a reconnus pour les trois plus beaux qui ſoyent à Rome. Je veux parler de la Transfiguration de Raphaël, de la Communion de ſaint Jérôme du Dominiquin, & de la deſcente de Croix de Daniel de Volterre. Tels ſont encore les plus célébres Tableaux de Raphaël, comme celui où Jeſus-Chriſt donne les Clefs à ſaint Pierre, & celui où ſaint Paul prêche aux Athéniens; le Tableau que l'on appelle communément la Meſſe du Pape Jules, eſt l'un des plus précieux que l'on ait de lui; la Sainte Famille qui ſe voit dans les appartemens de Verſailles; les grands Tableaux de Paul Veroneſe, l'Ange-Gardien du

Correge, la Famille de Darius de le Brun, en un mot, preſque tous ceux qui ſervent à la décoration de ces magnifiques appartemens, ſont encore de ce genre, & ne ſont pas moins remarquables par l'heureux choix des Sujets que par les différentes parties de la Peinture qui en font le mérite. Au Palais-Royal, on ne ſe laſſe pas de voir & d'admirer la Deſcente de Croix d'Annibal Carrache, les ſept Sacremens du Pouſſin, Aléxandre prenant une Médecine, de le Sueur, & tant d'autres beaux Tableaux, non-ſeulement à cauſe que les ſujets en ſont interreſſans; mais parce que la nature y eſt repréſentée dans une ſorte de repos, ou, ſi l'on me permet l'expreſſion, dans une action lente, qui a le même charme, & pour les Connoiſſeurs, & pour ceux qui ne le ſont pas. Plus on conſidere un Tableau imaginé & exé-

cuté auſſi judicieuſement que celui du Pouſſin qui repréſente la mort de Germanicus, plus l'illuſion, qui eſt une des ſources du plaiſir que donne la peinture, augmente. On croit voir l'objet même au lieu de l'image, parce qu'en effet dans la nature les Perſonnages ont pû être dans l'attitude où ils ſont repréſentés, tout le tems qu'on les regarde.

On n'auroit pas longtems, devant les yeux avec le même plaiſir, des Tableaux dont l'action eſt paſſagere & momentanée. Plus le Peintre a employé de vérité & de force à la rendre, plus l'impreſſion eſt vive; mais elle ne dure pas aſſez pour être agréable.

On eſt bleſſé en quelque ſorte de ce qu'un bras armé d'un poignard pour frapper, & que rien ne retient, demeure immobile, comme le dit Mr l'Abbé de S. Réal. On ne s'arrêtera pas long-

tems à considérer un Tableau qui représentera Curtius qui se devouë aux Dieux infernaux. On a de la peine à le voir rester en l'air sur le gouffre où il se précipite. L'image n'est vraie que pour un coup d'œil. L'illusion est trop courte, & l'émotion cesse trop tôt pour ne pas faire une sorte de peine. Les yeux sont satisfaits, mais l'ame ne l'est pas; la cessation trop prompte de l'impression qu'elle a reçue, lui fait éprouver une sorte de secousse qui la fatigue: c'est ce qui fait dire à tant de gens, je sens bien que ce Tableau est beau, mais j'avouë de bonne-foi qu'il n'est pas de mon goût; il y a je ne sçais quoi qui me révolte: & c'est cette hardiesse qu'a eu le peintre de représenter des actions qui n'ont qu'un instant dans la nature, & que par conséquent on ne peut pas considérer longtems avec plaisir.

Le Caravage & Lanfranc, rivaux dignes du Guide, se plaisoient dans la représentation de ces sujets de grand mouvement, & leur maniere y est tout-à-fait conforme; elle est pleine de feu & de génie. Ce que les Italiens expriment par *Opera da stupire* paroît être particulier à leurs Compositions; on les admire encore, mais on aime mieux celles du Guide: cette supériorité qu'on accorde aujourd'hui à ses Ouvrages sur ceux de ses Competiteurs, il la doit peut être non-seulement à la douceur & aux graces de son pinceau; mais encore à ce choix judicieux de ces sortes de sujets qui operent sur nos sens une illusion, que la raison, pour ainsi dire, ne trouble pas. Ces Peintres n'ont temoigné gueres de jugement, qui voulant traiter la Fable d'Apollon & Daphné, au lieu de saisir le moment où dans les bras de ce Dieu la Nymphe est métamorphosée

en Laurier, ont mieux aimé repréſenter Apollon courant après elle : je vois ce Dieu toujours ſur le même pied. On veut que je croie qu'Atalante court ; l'immobilité de la figure dans l'attitude d'un pareil mouvement m'impatiente. C'eſt parce que l'action eſt vive, que l'imitation en eſt froide. Le Peintre a cru vainement me tromper. *Incredulus odi.*

Le Guide plus habile & plus ſage, s'eſt principalement adonné à repréſenter la Nature en repos. On en a des preuves par pluſieurs Tableaux de lui qui ſont à Paris. Telle eſt cette Annonciation ſi célébre qui eſt aux Carmélites de la rue S. Jacques. Quel beau repos ne trouve-t-on pas dans ce petit Tableau de lui, qui repréſente une Vierge qui cout & qui eſt dans le Cabinet du Roi & ſurtout dans celui de M. le Duc d'Orléans où il a peint un Enfant Jeſus qui dort ſur une Croix.

Lorſque l'on a les yeux attachés ſur la Sainte Famille, de Raphaël, ou ſur tant d'autres belles Vierges de ce Peintre, du Correge ou du Carle-Marate, plus on les voit, plus on trouve de plaiſir à les conſidérer. L'action qui y eſt peinte, dure aſſez dans la nature, pour que dans la repréſentation, l'illuſion ſoit entiere & que l'ame ſe complaiſe dans la ſenſation qu'elle éprouve. L'imitation, pour ainſi dire, étant plus vraie, le plaiſir qui en réſulte eſt plus grand.

C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle beaucoup de gens aiment les Tableaux qui repréſentent la Nature dans un parfait repos, tels que celui de l'Enfant Jesus, dont je viens de parler; c'eſt peut-être encore pourquoi tant d'autres donnent la préférence aux Payſages ſur tous les autres genres de Peinture; il eſt certain que c'eſt celui où

l'imitation de la Nature eſt la plus parfaite, & par conſéquent peut le mieux tromper les ſens, ſurtout lorſque tout y eſt peint dans un entier repos. Cela n'empêche pas qu'à l'exemple des plus grands Peintres, on ne puiſſe les animer par des Figures, pourvû que par leur action elles ne détruiſent pas trop-tôt le charme de cette eſpéce d'illuſion. Les hommes n'ont gueres de plaiſir qui ne ſoit dû à quelque erreur, & tout ce qui les détrompe leur rend toujours un mauvais office.

On ſçait bien qu'un Payſage ne peut pas faire l'effet d'un Tableau dont l'action ſera grande & pathétique ; mais ceux qui diſent qu'il ne touche pas, ne prouvent autre choſe ſinon qu'ils n'en ſont pas touchés. Tous les hommes ne ſont pas organiſés de même.

Les uns dans la Peinture ne ſont émus que par les choſes fortes, les autres le

ſont par tout ce qui eſt vrai. C'eſt un plaiſir, qui, je l'avoue, ne peut être goûté que par les ames tranquilles, que de conſidérer à la campagne la Nature & toutes les richeſſes dont elle ſe pare ; c'en eſt encore un très-grand que d'en retrouver l'image dans ſon cabinet, & que de pouvoir au milieu de l'Hyver le plus triſte, promener ſes regards ſur tout ce que le Printems a de plus riant & de plus guai. Nous avons plus beſoin que nous ne le croyons des objets extérieurs, ſoit pour nous entretenir dans notre aſſiéte naturelle, ſoit pour nous y faire rentrer quand nous en ſommes ſortis. Des Payſages tels que ceux du Titien, du Carrache ou du Pouſſin opéreront cet effet ; ils toucheront les ames ſenſibles par des images de tranquillité & de bonheur. Cette ſolitude du Pouſſin où l'on voit des Moines aſſis & appliqués à la lecture, fait naître dans l'a-

me un desir de pouvoir jouir d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir ces Religieux, dans un désert si paisible & si charmant. Si j'osois juger des autres par moi-même, je dirois qu'il est peut-être des gens qui n'en liront pas indifféremment la description dans Félibien. Le froid qu'on reproche aux Payſages n'y est pas, il n'est que dans ceux qui n'en sont pas affectés.

De grands Peintres, à la vérité, tels qu'Apelles parmi les Anciens, & le Poussin parmi les Modernes ont été assés hardis pour entreprendre de représenter des Orages & des Tonneres qui s'échappent des nuées enflammées. Mais quoi qu'en dise l'Auteur dont je viens de parler; on ne peut pas parfaitement imiter des choses inimitables. Les bornes de l'Art sont marquées. Le pinceau ne peut pas rendre la vivacité de la lumiere d'un éclair. Il y a eu

de la témérité au Claude Lorrain lui-même, d'avoir entrepris de peindre le Diſque du Soleil. Dans les Payſages où il l'a fait, tout eſt brillant & lumineux excepté l'Aſtre qui eſt ſuppoſé répandre tant d'éclat & de lumiere. Il ne fait qu'une tache dans le Tableau. Le Peintre à fait plus qu'on ne devoit attendre de l'Art. Le ſeul reproche à lui faire eſt d'avoir voulu tenter l'impoſſible. J'ai vû le Payſage du Pouſſin qui repréſente un Orage ; c'eſt un Tableau très ſçavant & où il y a de belles parties. Mais il eſt froid, & tous ceux de cette eſpéce le ſeront toujours. Quoiqu'en penſent les Peintres, des lignes rouges en zigue-zague ne rendront pas des éclairs dont la lumiere & l'action ſont ſi vives dans la nature, que les yeux en ſont éblouis avant que d'avoir eu le tems de les appercevoir. M.

de la Roque * avoit un Tableau de Paul Véroneſe du même genre, où le pinceau même de ce grand homme, quelque vigoureux qu'il ſoit, ne fait aucun effet, & qui en conſéquence fut malgré ſa célébrité donné à très vil prix à ſon inventaire. Les Peintres qui voyent un beau moment dans la nature, ne conſultent pas toujours ce que comporte leur Art pour le rendre **. Livrés à un enthouſiaſme qui les trompe, ils croyent exprimer tout ce qu'ils voyent.

Le goût que tant de gens ont pour les Peintres Flamands vient peut-être encore en partie de ce qu'ils ont preſque toujours peint la Nature repoſée.

* Voyez le Catalogue de ſes Tableaux par Gerſaint. *Pag.* 7.

** *Quære Artem quæcumque juvant, fuge quæque repugnant.* C'eſt un Précepte admirable de Du Freſnoy & que tout Peintre devroit avoir inceſſamment devant les yeux.

Teſniers, que le Pouſſin n'auroit pas voulu reconnoître pour un Peintre, parce qu'il n'a traité que des Sujets bas, & dont les Tableaux ſont cependant aujourd'hui ſi recherchés, Teſniers, dis-je, ſe plaiſoit à peindre des Foires & des Fêtes de village, & il faut avouer qu'il avoit un talent ſingulier pour les repréſenter. Mais les curieux qui ont du goût, ne préféreront-ils pas, à mérite égal, un Tableau où l'on verra un Marchand d'orviétan entouré d'une populace qui l'écoute, à celui qui offrira aux yeux des Payſans & des Payſannes danſant en rond, qui ont tous un pié en l'air, dans des attitudes vraies, mais dont la durée eſt déſagréable, parce qu'elle n'eſt pas dans la Nature. L'un demande peut-être plus d'Art, mais l'autre, ce me ſemble fait plus de plaiſir.

On ne peut pas donner du génie à ceux

ceux qui n'en ont pas, & le goût même ne ſe réforme guères quand on l'a mauvais ; il dépend de la maniere de voir les choſes, & cette faculté vient peut-être de celle dont on eſt organiſé. Mais il dépend de tout homme de chercher à ſe perfectionner dans ſon Art. Il y a longtems que les Peintres ne font plus de ces fautes groſſieres contre ce que l'on appelle *le Coſtume*. Pluſieurs d'entr'eux avant que de traiter un Sujet ont ſoin de conſulter l'Hiſtorien qui le raconte ; mais comme en général ils négligent beaucoup de connoiſſances qu'ils devroient avoir, on ne trouve pas dans leurs Tableaux tout ce qui ſeroit néceſſaire pour caractériſer le lieu de la Scène & les Acteurs qu'ils y introduiſent. C'eſt ce que Le Pouſſin a toujours fait avec l'attention la plus ſcrupuleuſe. Dans ſes Tableaux, un homme inſtruit reconnoît au premier

aſpect, ſi l'action repréſentée ſe paſſe en Italie, dans la Grece ou en Egypte. On y diſtingue aiſément un Romain, d'un Grec ou d'un Gaulois. Ce ſoin qu'il a pris de s'aider, de tout ce que l'Hiſtoire a pû lui fournir pour caractériſer chaque peuple, donne à ſes Tableaux un mérite, qui eſt ſenti par les gens qui ont de l'eſprit & du goût. La plûpart des grands Peintres ont été ſçavans; Rubens un de ceux qui l'étoit le plus, étoit ſi convaincu que la Peinture ne pouvoit ſe paſſer de la ſcience, qu'indépendamment du tems qu'il donnoit à l'étude, pendant même qu'il peignoit, il ſe faiſoit lire quelque livre d'Hiſtoire, de Philoſophie ou de Morale.

Monſieur Coypel, aujourd'hui premier Peintre du Roi & que ſon mérite, les ſuffrages du Public, & les vœux de l'Académie ont élevé à cette place,

convaincu du beſoin que les Peintres ont d'être inſtruits par ce qu'il l'eſt lui-même plus que les autres, a cru que le premier de ſes ſoins devoit être de former à l'Académie de Peinture une Bibliothéque de tous les livres néceſſaires pour la connoiſſance ou la perfection de ce bel Art, & principalement de tout ce que l'on a de gravé de l'Hiſtoire Sainte & Profane, de la Fable, des Statues & des Bas reliefs antiques, des Tableaux des grands Maîtres des Ecoles d'Italie & de celle de France, des Livres de Médailles ou de Pierres gravées, & en un mot, de tous ceux qui ont quelque rapport aux connoiſſances que les Peintres doivent acquérir ou dans leſquelles les plus habiles ne peuvent trop s'entretenir. M. de Tournéhem qui a ſenti l'utilité que l'Académie pouvoit retirer d'une pareille Bibliothéque, a

deſtiné des fonds qui ſeront employés chaque année à un ſi bel établiſſement.

Les Peintres qui ſont jaloux de la réputation de leurs Ouvrages, ne peuvent trop étudier l'Hiſtoire, ſoit pour y découvrir de nouveaux Sujets, ſoit comme Le Pouſſin, pour y apprendre à traiter les Sujets connus avec plus de vérité que les Peintres n'y en mettent d'ordinaire. Il me ſemble encore que pluſieurs d'entr'eux ſont ſoupçonner qu'ils ne joignent pas aſſez la Théorie à la Pratique de leur Art. Comment ſe perſuader qu'ils en connoiſſent les principes, puiſqu'ils les obſervent ſi peu ? Ils s'égarent toutes les fois qu'ils s'écartent des Régles *. Les Livres qui en traitent, ſont des guides qui les re-

Utque manus grandi nil nomine prattica dignum Aſſequitur, purum arcanæ quam deficit Artis. Lumen, &c. Du Freſnoy.

mettroient dans le bon chemin. Félibien dans ſes *Entretiens* n'a eu d'autre objet que de leur inſpirer le deſir & de leur faciliter les moyens de ſe perfectionner dans leur Art, & ceux qui les liront avec attention ne peuvent manquer d'en retirer beaucoup d'utilité. Il remarque lui-même qu'Annibal Carrache après avoir lû ce que Léonard de Vinci a écrit ſur la Peinture, fut fâché de n'avoir pas eu plûtôt ces excellens préceptes, *parce*, dit-il, *qu'ils lui auroient épargné vingt ans de travail s'il les eut lûs dans ſa jeuneſſe.* L'Ouvrage de Félibien devroit être le Manuel des Peintres. Le mérite de celui de M. de Piles, qui a pour titre *la Ballance des Peintres* eſt aſſez connu ; mais il en eſt un autre dont tous ceux qui aiment les Arts ſentiront le prix ; je veux parler des excellentes *Réflexions ſur la Poëſie & ſur la Peinture de M. l'Abbé Du Bos.*

Ce n'eſt que depuis peu que l'on commence à rendre juſtice à ce dernier Ouvrage, il eſt certain qu'il n'en eſt point dont la lecture puiſſe être plus utile à ceux qui profeſſent ces deux Arts, ou qui veulent s'y connoître. Le Livre de M. l'Abbé Du Bos eſt pour les Poëtes & pour les Peintres ce que ſont ceux de Quintilien pour les Orateurs. Par la maniere dont il a traité les principes de ces deux Arts, ſi difficiles à bien développer, il a ſçu ſe mettre à la portée du Lecteur le moins éclairé, & dans un Livre qui n'eſt deſtiné qu'aux Préceptes, il a trouvé moyen de répandre autant d'agrément que d'érudition.

De pareils Ouvrages ſont faits, ce me ſemble, pour amuſer ceux même qui ne liſent que par oiſiveté, du moins autant que des Romans qui ne rempliſſent leurs cervelles que de paſſions

chimériques & d'idées fauſſes. Ils auroient de plus dans ceux-ci l'avantage d'acquérir ſans peine des connoiſſances agréables & d'apprendre à juger ſainement de ce dont ils parlent tous les jours. Ceux même qui craignent le plus les Réflexions peuvent donner à celles-ci la ſorte d'application qu'elles demandent; non ſeulement ils y verront les Régles de la Poëſie & de la Peinture expoſées avec toute la clarté & tout l'agrément poſſible ; mais ils y trouveront les principes de toutes leurs affections approfondis & développés avec beaucoup d'Art & de ſagacité. C'eſt dans lui-même que comme dans un miroir, Montagne examine l'homme. M. l'Abbé Du Bos a pris quelque choſe de ſa maniere, il traite les choſes de goût, comme ce Philoſophe a traité la Morale. Il ne ſe contente pas d'éclairer l'eſprit, il examine le cœur, il voit ce

qui s'y passe ; il nous découvre & la Nature & la source de nos plaisirs : en un mot, il nous rend un compte exact de nos propres impressions. On trouve par tout le Philosophe, mais le Philosophe sensible. Comme l'Art a précédé les Préceptes, chez lui le sentiment a précédé le raisonnement. Il ne parle si bien de Virgile & de Raphael que parce qu'il est pénétré de leurs beautés. En même-tems qu'il apprend à les connoître & à les sentir, il enseigne les routes que doivent tenir ceux qui veulent parvenir au même dégré d'excellence. Je ne crains pas de le prédire, la postérité mettra cet Ouvrage au rang des plus utiles que ce siécle ait produits.

C'est ainsi qu'en pensoit, Monsieur, un homme que vous avez connu & qui avoit autant de lumieres que d'esprit. Beaucoup de gens par sotise adoptent le ton de ces misérables Auteurs qui

n'ont

n'ont tant écrit contre l'Académie Françoiſe, que parce qu'ils étoient déſeſpérés de n'en pas être. Un jour une perſonne accoutumée à s'orner l'eſprit des lieux communs & des plaiſanteries triviales, dont ces mauvaiſes brochûres ſont farcies, après avoir fait bien des reproches à l'Académie, ſe plaignoit ſur tout de ce qu'elle n'avoit pas encore donné de Poëtique. M. De N** lui répondit, *liſez les Réflexions de M. l'Abbé Du Bos. On ne fera jamais une meilleure Poëtique que celle-là.* Sa réponſe étoit juſte. Les autres Académies publient en corps leurs Mémoires. Les Mémoires de l'Académie Françoiſe ſont les Ouvrages de tous ceux qui la compoſent, & en effet, s'il étoit poſſible de les raſſembler de même, quelle autre Académie eut jamais produit un Recueil ſi conſidérable, ſi varié & ſi précieux ! C'eſt ainſi que

cette Compagnie d'hommes célébres dans tous les genres porte la lumiere non seulement dans les Sciences, mais dans les Arts même. L'Académie Royale de Peinture ne retirera pas moins de gloire & d'utilité de l'Ouvrage de M. l'Abbé Du Bos que l'Académie Françoise dont il étoit Membre.

Je ne sçais, Monsieur, ce que vous penserez des fréquens écarts que je me suis permis; je sens combien ils seroient vicieux dans un Sujet que l'on voudroit discuter méthodiquement : mais ce n'est pas ce que je vous ai promis; & tout ce qui a quelque rapport aux Arts m'a paru mériter mon attention. Je ne m'étois d'abord proposé que de vous écrire une Lettre ; la matiere, qui par elle-même est aussi agréable qu'intéressante, m'a entraîné plus loin que je ne le voulois, & insensiblement je me trouve presque avoir fait un Livre. Je ne

puis pourtant finir, sans revenir à l'exposition des Tableaux, qui a été mon principal objet. Lorsque nous voyons cette foule continuelle de Peuple qui accourt sans cesse au Louvre pour s'amuser de ce Spectacle, ne devons nous pas dire comme Virgile, *Quis deus nobis hæc otia fecit?* Les belles choses de tous les genres que l'on voit exposées, soit au Sallon, soit dans la Gallerie, dans un tems où les Arts avoient tout lieu de craindre de se voir abandonnés, & tandis que l'Europe est en Armes de toutes parts, prouvent bien que les Etats sont toujours floriſſans lorsqu'ils sont gouvernés par de grands Rois, qui ont de sages & fidéles Ministres pour éxécuter leurs volontés. Peut-on ne pas louer le Ciel du bonheur d'être né sous un Prince qui nous fait jouir de tous les avantages de la paix au milieu des horreurs de la guerre, qui partage

lui-même les fatigues du moindre de ſes ſoldats pour mieux aſſurer le repos de ſon Peuple. Tandis que le Roi par ſa préſence fait trembler la Hollande, qu'il prend des Villes, gagne des Batailles, & que ſes Armes victorieuſes triomphent à Law-Feldt, il fait triompher les Arts dans ſa Capitale.

LOUIS s'éleve, & le ſiécle eſt baiſſé,

Dit ce Poëte célébre, choiſi pour tranſmettre à la Poſtérité les merveilles de ſon Régne. Mais raſſurons-nous; LOUIS, comme tous les grands Princes, protége les Arts. Si le ſiécle eſt baiſſé, il le relevera. La faveur du Souverain eſt pour les différens talens ce qu'eſt la chaleur du Soleil pour les plantes de toute eſpéce: elle les féconde. Un Auguſte fait naître des Virgiles: les Muſes ſeront reconnoiſſantes. Sa valeur à laquelle les ennemis

même de ſa puiſſance rendent hommage, toutes les vertus qui l'accompagnent ſur le Trône l'ont déja élevé au rang des plus grands Rois de la Monarchie. Le Génie qui veille au bonheur & à la gloire de la France, l'acquittera de ce qu'elle doit à ce Prince bienfaiſant, en rendant ſon Siécle digne de lui. C'eſt cet Ange Tutélaire qui a enlevé à nos Voiſins, & qui dans les plaines de Fontenoy a arraché des bras de la mort ce puiſſant génie dans l'Art de la guerre, digne d'être comparé aux plus grands Capitaines de l'Antiquité. La Nation ne retrouve-t-elle pas un nouveau Condé dans ce Prince de ſon ſang qui a terraſſé à Law-Feldt les Ennemis les plus braves & par conſéquent les plus dignes des François? *

* *Qui ne croiroit que les Vers ſuivans ont été dictés par un eſprit prophétique, qui d'avance*

D'un autre côté, les Arts, semblent déja renaître. En effet les Muses ont inspiré le chantre de Fontenoy; Thalie vient de reparoître sur notre Théâtre avec de nouveaux charmes. Que ne doit-on pas attendre de l'Auteur qui vient d'y remporter un succès si bril-

a fait la description de cette grande journée ?

CONDE', du séjour des Héros,
Où maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire,
Au désordre des Ennemis
Fuyans, forcés dans le village;
Parmi le sang & le carnage,
Reconnut-là son Petit-Fils.

Sa grande ame du haut des Cieux,
S'en vint voler sur notre Armée,
Pour voir de plus près par ses yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée:
Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout son courage,
N'en avoit pas fait d'avantage
Dans les Campagnes de Rocroy.

L'Abbé De Chaulieu.

lant & ſi bien mérité ! * Le Siécle de LOUIS XIV. a eu ſon Orphée ; celui du Siécle où nous vivons ne fait pas moins d'honneur à la France. Il jouit même d'une gloire à laquelle aucun Muſicien François n'eſt parvenu avant lui. Toute l'Europe applaudit à ſes accords. Il ne lui manque qu'un Quinault.

Que les dignes éleves d'un des plus grands Peintres que la France ait eu, je veux parler de M. le Moine, nous conſolent de la perte que nous avons faite en lui. Autant nous le regrettons, autant il ſera admiré par la poſtérité. Annibal Carrache a fait voir l'étendue & la beauté de ſon génie dans la Gallerie du Palais Farneſe où il a peint les travaux d'Hercule. On ne ſçait ce qui lui fait le plus d'honneur ou la

* M. Greſſet Auteur de la Comédie du *Méchant*.

disposition des Histoires & des ornemens, ou les figures feintes de stuc qui sont de toute beauté. Les Connoisseurs trouvent que dans ce grand Ouvrage il n'y a rien que de grand, que de noble, & que de bien entendu, soit pour l'ordonnance du plan général, soit pour l'éxécution des différens Tableaux, soit pour l'entente des lumieres & des ombres. On peut dire que toutes ces parties se trouvent dans ce magnifique plafonds du Sallon d'Hercule où M. le Moine a peint l'Apothéose de ce Héros. Ce chef-d'œuvre de l'Art a de plus un avantage qui en rehausse le prix, par la vaste étendue de génie qu'il suppose, c'est d'être le plus grand morceau de composition qui ait jamais été imaginé par aucun Peintre.

On n'enfante de ces Ouvrages merveilleux qu'autant qu'on est sensible à

la gloire. Que nos Artiſtes de différens genres ſe laiſſent toucher de la noble émulation qu'on cherche à leur inſpirer. L'Hercule François, car comment ne pas parler aux Poëtes & aux Peintres le langage de la Poëſie, l'Hercule François, dis-je, infatigable dans ſes travaux, combat ſans ceſſe cette Hidre également ennemie du bonheur & de la gloire de la France. LOUIS à la tête de ſes Armées étonne ſes ennemis par la rapidité de ſes conquêtes. C'eſt à M. de Voltaire à les chanter : c'eſt à M. Paroce à les peindre. Tous les Arts jaloux l'un de l'autre doivent concourir pour en immortaliſer la mémoire.

„ Muſes dictez ſa gloire à tous vos nouriſſon
„ Son nom vaut mieux pour eux que toutes
vos leçons. *

Nous avons aujourd'hui d'auſſi grands Sculpteurs qu'il en ait jamais exiſté.

* Des Preaux. *Art Poëtique.*

Tels hommes rarement se peuvent présenter;
Et quand le Ciel les donne, il en faut profiter.*

On chercheroit inutilement à Paris des traces de toutes les dépenses qui furent faites, lorsqu'après la Bataille de Fontenoy le Roi rentra triomphant dans sa Capitale au milieu des acclamations de son Peuple. Je suis bien loin de condamner toutes ces fêtes, je ne me plains que de ce qu'il n'en reste aucun monument qui en puisse transmettre la mémoire à la postérité. Pourquoi n'avoir pas consacré ce jour mémorable par un Arc de triomphe digne du vainqueur de Fontenoy ? N'est-ce pas avec raison qu'un Peuple qui l'adore, se plaint de ce que sa voix est si peu consultée dans tout ce qui intéresse la gloire de son Roi. De pareils monumens annoncent la grandeur du Prince & de la Nation. C'est pour cela que les Ro-

* Moliere, *Poëme du Val de Grace.*

mains, le plus ſage peut-être de tous les Peuples, en ont tant élevé. D'ailleurs, ils embelliroient cette Capitale, & en conſervant à la poſtérité le ſouvenir des faits mémorables, ils contribueroient à entretenir ou à faire renaître le bon goût dans le Deſſein qui eſt la baſe de la Peinture. * Nous avons des Pugets & des Girardons que l'on emploiroit aux Ouvrages de ſculpture dont les Arcs de Triomphe ſont ſuſceptibles. De jeunes Eleves ſe formeroient un jour en étudiant les ornemens de ces Monumens publics, comme les Raphaels & les Pouſſins ſe ſont formés en deſſinant les bas-reliefs

* L'habileté de nos Sculpteurs eſt aſſez connue de toute l'Europe. Le petit Tombeau de Madame la Ducheſſe de Loraguais, éxécuté par M. Bouchardon à ſaint Sulpice, ſoit pour le deſſein & la maniere de traiter les draperies, ſoit pour la force de l'expreſſion, n'eſt-il pas comparable à ce qu'il nous reſte de plus beau de l'antiquité ?

& les statues antiques. Ceux qui nous ont précédé ont travaillé pour nous, ne donnons pas lieu à ceux qui nous suivront de se plaindre de ce que nous n'avons rien fait pour eux.

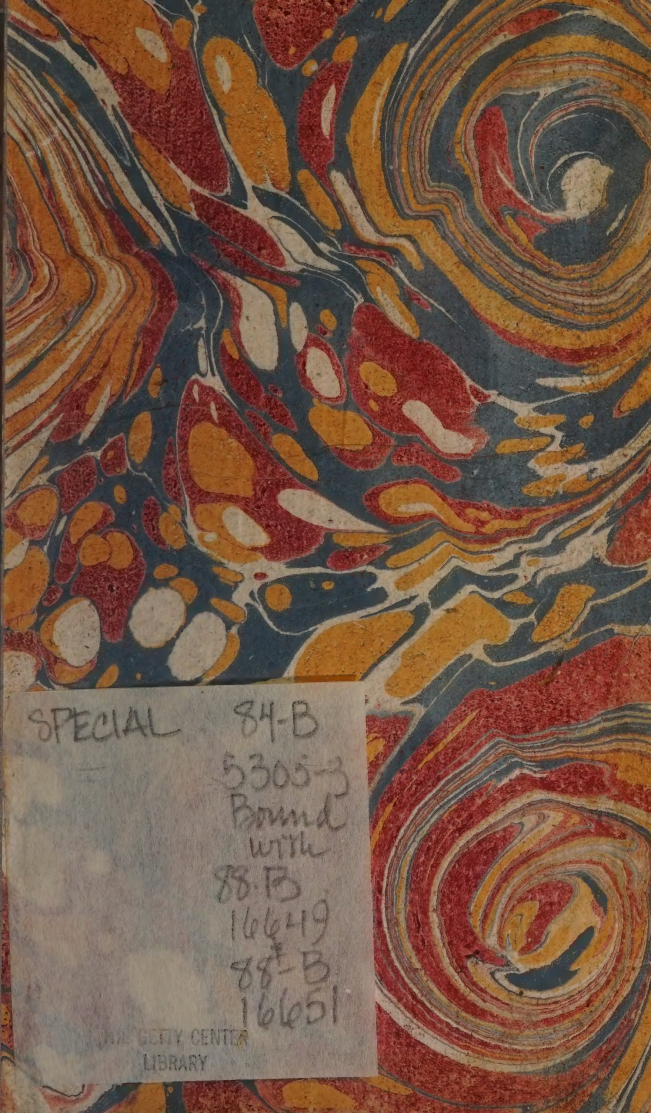
Voilà, Monsieur, tout ce que j'avois à vous dire sur cette matiere; je puis bien comme Félibien, protester que je n'ai écrit que pour contribuer de ma part aux nobles desirs du Roi qui travaille incessamment pour la gloire de son Etat; que je n'ai eu en vûe que l'honneur de la Peinture qui vient de reparoître parmi nous avec un nouveau lustre, & la satisfaction des honnêtes gens qui sont bien aises de connoître le mérite de ceux qui s'y distinguent.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Paris ce 30 Août 1747.



SPECIAL 84-B
5305-3
Bound
with
88-B
166419
88-B
166511
LIBRARY